

















Ce volume contient :

- I. les Institutions de l'Aquitaine avant la conquête des Romains br. in 8° Auch. 1886 15 pp.
  - II la charte d'Alaon & ses neuf confirmations  
br. in 8° Agen. 1891 10 pp.
  - III les Vascons avant leur établissement en Novempopulanie br. in 8° Agen 1891 38 pp.
  - IV. la Vasconie cis-pyrénéenne jusqu'à la mort de Dagobert 1<sup>er</sup> br. in 8° Le Puy. 1891 124 pp.
  - V. l'Aquitaine & la Vasconie cispyrénéenne depuis la mort de Dagobert 1<sup>er</sup> jusqu'à l'époque du duc Eudes. br. in 8° Le Puy 1891 148 pp.
  - VI Eudes, duc d'Aquitaine br. 8° Toulouse, S.D. 53 pp.
  - VII Géographie historique de la Vasconie espagnole jusqu'à la fin de la domination romaine. br 8° Auch. 1891. 67 pp.
  - VIII Les Vascons espagnols depuis les dernières années du VI<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'origine du royaume de Navarre. br. pet. in 8° Agen 1891, 46 pp.
-











GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

DE LA

# VASCONIE ESPAGNOLE

JUSQU'A LA FIN DE LA DOMINATION ROMAINE

PAR

**M. JEAN-FRANÇOIS BLADÉ**

---

AUCH

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE G. FOIX, RUE BALGUERIE

—  
1891







*À la Douteuse Hamey, De l'Institut  
Sous la direction de Louis Pasteur  
F. V. O'Leary*

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

DE LA

# VASCONIE ESPAGNOLE

JUSQU'À LA FIN DE LA DOMINATION ROMAINE



GEOGRAPHIE HISTORIQUE

DE LA

# VASCONIE ESPAGNOLE

DESOR LA FIN DE LA DOMINATION ROMAINE

PAR

M. JEAN-FRANÇOIS BLAUD

PARIS

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE M. J. B. G. L. G. L.

1861



N- 317783

725  
8008

# GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

DE LA

# VASCONIE ESPAGNOLE

JUSQU'A LA FIN DE LA DOMINATION ROMAINE

PAR

**M. JEAN-FRANÇOIS BLADÉ**

---

AUCH

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE G. FOIX, RUE BALGUERIE

1891





A MONSIEUR KRISTOFFER N. KROG  
PROFESSEUR A L'UNIVERSITE DE COPENHAGUE  
EN SIEGE DE HAVRE ET ALUMES DE L'ECOLE  
GEOGRAPHIE HISTORIQUE  
VASCONIE ESPAGNOLE  
JUSQU'A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIECLE

*Extrait de la REVUE DE GASCOGNE*

Tiré à quarante exemplaires, dont aucun n'a été mis dans le commerce



A MONSIEUR KRISTOFFER NYROP

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE COPENHAGUE  
EN SIGNE DE HAUTE ET AFFECTUEUSE ESTIME

---

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

DE LA

VASCONIE ESPAGNOLE

JUSQU'A LA FIN DE LA DOMINATION ROMAINE

---

On sait qu'entre les années 580 et 587 de l'ère chrétienne, les Vascons espagnols s'emparèrent d'une portion de la Novempopulanie, qui prit bientôt le nom de Vasconie, et dont une grande partie constitua, vers 872, le duché héréditaire de Gascogne. Dans l'histoire de ce pays, que j'espère bien finir avant deux ans, je tâcherai de tenir compte suffisant de cette petite conquête et de ses conséquences, que l'on a d'ailleurs fort exagérées. Pour en montrer les plus lointaines origines, je devrai même consacrer une bonne partie de mon *Livre préliminaire aux Vascons espagnols avant leur entrée en Novempopulanie*.

Ce livre se composera de cinq chapitres, dont le premier comprendra les *Généralités sur les Ibères*, car les Vascons sont communément réputés être de race et de langue ibériennes. Dans le second, j'étudierai la *Géographie historique de la Vasconie espagnole jusqu'à la fin de la domination romaine*. Enfin, j'exposerai dans le troisième tout ce qui concerne, au point de vue politique, *Les Vascons espagnols jusqu'à l'origine du royaume de Navarre*. Quant aux deux derniers chapitres, ils



seront consacrés à des sujets que je ne crois pas utile de signaler maintenant.

Le résultat de mes recherches concernant les Vascons espagnols peut être scindé, sans le moindre inconvénient, en trois mémoires, dont je donne aujourd'hui le plus spécial et le plus difficile, celui où j'ai consigné toute la partie géographique.

Dans cette portion de mon travail, j'ai largement bénéficié de trois importants ouvrages : la *Notitia utriusque Vasconie* d'Oihenart, l'*Histoire de Béarn* et la *Marca Hispanica*, de Marca, et *La Vasconia* d'un religieux Augustin, le P. Risco. Ce dernier livre a paru à Madrid en 1779, et il forme le tome xxxii de la *España sagrada*, réimprimée il n'y a pas longtemps par les soins de l'Académie Royale d'Histoire de Madrid. Le rouge de la honte me prend, quand je songe que, ni dans le siècle passé, ni dans le nôtre, aucun érudit français n'a encore sérieusement utilisé la bonne doctrine de ces maîtres, n'a réfuté la mauvaise, n'a comblé, dans la moindre mesure, les lacunes inévitables en cet ordre d'investigations.

La plupart des erreurs de mes devanciers procèdent de l'intérêt politique. Ce reproche n'atteint pas souvent Oihenart. Mais Marca fut un agent de Mazarin, et contribua, comme tel, à la conclusion du traité des Pyrénées (1659), dont l'article XLII porte en substance que les Pyrénées, qui séparaient jadis la Gaule de l'Espagne, formeraient aussi dorénavant la limite des deux États. Marca n'avait pas attendu cette convention pour plaider déjà, dans son *Histoire de Béarn*, les intérêts du roi de France, sans grand souci, dans ce cas, de la vérité historique. Cette tendance s'accuse encore plus dans la *Marca Hispanica*, œuvre puissante, mais déparée par maintes chicanes de procureur. Jamais, au gré de Marca, les Pyrénées, et par conséquent le domaine du roi de France, ne s'avancent assez vers le sud. Sans doute, il signale à tout propos, et même hors de propos, la ligne de faite comme



étant presque toujours la véritable frontière. Mais il l'indique souvent où elle ne fut jamais.

Par contre, le P. Risco, en bon espagnol, prend encore, au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, le contre-pied de Marca. Pour lui, toutes les Pyrénées, le versant sud comme le versant nord, appartenaient à l'Espagne romaine. La Gaule ne commençait qu'au pied du versant septentrional de la chaîne de montagnes. Ainsi se trouvaient éventuellement préparées, dans *La Vasconia*, les revendications de l'Espagne.

Mais, si l'intérêt politique inspire souvent à Marca et à Risco de mauvaises raisons historiques, il leur en suggère parfois de bonnes. Le tout est de profiter des premières et d'écarter les secondes. Voilà précisément ce que je voudrais faire ici, sans me dispenser néanmoins d'aucune investigation complémentaire et personnelle. Il demeure d'ailleurs bien entendu que les présentes recherches se limitent aux époques anté-romaine et romaine. Sans doute, Oihenart, Marca et le P. Risco invoquent souvent des textes postérieurs, pour en tirer, à droit ou à tort, des preuves ou des présomptions d'un plus ancien ordre de choses. Mais, en général, les auteurs grecs et latins suffisent à nous renseigner là-dessus. C'est pourquoi, sauf ce qui concerne le pays d'Oyarzo, je n'utiliserai guère d'informations postérieures à la fin de la domination romaine en Espagne. Certes, je suis loin de nier, en de pareils cas, l'utilité fréquente de documents rédigés durant le haut moyen-âge, la période féodale, et même l'époque moderne. Il me semble pourtant préférable de ne pas m'engager aujourd'hui dans les recherches de cet ordre, dont chacune trouvera mieux sa place au décours de mon *Histoire de la Gascogne*.

## § I. PREMIÈRES POPULATIONS HISTORIQUES DE L'ESPAGNE.

Depuis quarante ans, on a découvert, en Espagne, quantité de vestiges de la très ancienne existence de l'homme. Je ne



veux pas en parler ici, non plus que des fables qui font peupler ce pays par Tubal, fils de Japhet. Pas davantage, je ne songe à m'inquiéter des contes qui font visiter la Péninsule par Osiris, Bacchus, Hercule, les Argonautes, etc., etc. Il me suffit de constater que les Ibères sont la première population historique de ce pays. A une époque reculée, les Celtes pénétrèrent dans la Péninsule et se mêlèrent aux Ibères, dans la vallée de l'Èbre. Telle fut, dit-on, l'origine des Celtibériens ou Celtibères (1).

Le domaine des Ibères s'étendait d'abord non-seulement sur toute l'Espagne, mais aussi sur le midi de la Gaule, jusqu'à un Rhône, vers le levant (2). Au couchant, il englobait la région approximativement délimitée par l'Océan, les Pyrénées et le cours de la Garonne (3), autrement dit l'Aquitaine primitive, dont les habitants se rattachaient aux Ibères par le type, la langue et les institutions (4).

Plus tard, nous voyons l'Ibérie réduite à la Péninsule, et séparée de la Gaule par les Pyrénées. Il est à croire que cette restriction n'est pas de beaucoup antérieure à la conquête romaine. En effet, Strabon, après avoir parlé de l'ancienne étendue de l'Ibérie, ajoute qu'elle est maintenant bornée par les Pyrénées du côté de la Gaule (5). Les autres écrivains de l'antiquité, Agathémère (6), Silius Italicus (7), Pline (8), Ptolémée (9), sont unanimes à désigner les Pyrénées comme séparant l'Espagne et la Gaule. Est-il besoin d'ajouter

(1) STRAB., *Geogr.*, l. I, c. II, § 7.

(2) HERODOT., *Hist.*, l. II, c. XXXIII; CAES., *Bell. Gall.*, l. I, c. 1.

(3) STRAB., *Geogr.*, l. III, c. V, § 19

(4) CAES., *Bell. Gall.*, l. I, c. I; STRAB., *Geogr.*, l. IV, c. I, *procem.*

(5) STRAB., *Geogr.*, l. IV, c. I.

(6) AGATHEMER., *Geogr., informat.*, III, 7.

(7) Pyrene celsa nimbosi verticis arce  
Divisos Celtis longe prospectat Hiberos  
Atque aeterna tenet magnis divortia terris.

SIL. ITALIC., *Punic.*, l. III, v. 417-19.

(8) Pyrenaei montes Hispanias Galliasque disterminant promontoriis in duo diversa maria proiectis. PLIN., *Nat. Hist.*, l. III, c. IV (III).

(9) PTOLÉM., *Geogr.*, l. II, c. VII, *procem.*



que cette limite était purement administrative, puisqu'alors la Gaule et l'Espagne appartenaient aux Romains ?

## § II. LES VASCONS AVANT AUGUSTE.

Les Vascons, dont la plupart des descendants parlent encore aujourd'hui l'idiome basque, sur les deux versants des Pyrénées occidentales, se rattachaient, dit-on, aux Ibères. Leur nom n'apparaît pourtant dans l'histoire qu'après le règne d'Auguste. Auparavant, nous les voyons confondus, sous la dénomination vague et générale de Cantabres, avec d'autres peuples qui s'étendaient aussi le long du littoral de l'Espagne, depuis l'embouchure de la Bidassoa jusqu'aux Asturies.

On a beaucoup écrit sur les Cantabres et sur leur pays. Mais l'honneur d'avoir particulièrement éclairci le problème appartient au P. Risco, que ne troublaient plus ici ses préoccupations de fidèle sujet du roi d'Espagne (1). Cet érudit a prouvé, en effet, que le nom de Cantabrie a changé quatre fois de sens, depuis l'aurore des temps historiques jusqu'à Sanche le Grand, roi de Navarre, mort en 999. Avant l'avènement d'Auguste à l'empire, la Cantabrie, encore fort mal connue des Romains, s'étendait depuis le pays des Vascons jusqu'aux Asturies. A dater de l'avènement d'Auguste, et jusqu'à la fin de la domination romaine en Espagne, la Cantabrie, d'où sont alors exclus les Vascons, ne désigne plus d'ordinaire que les peuples conquis par le fils adoptif de César, les tribus qui s'étendaient, le long du littoral, depuis la limite orientale du pays des Astures jusqu'à la frontière occidentale de la Vasconie. Sans compter leur appellation collective, ces tribus se distinguent déjà les unes des autres par les noms de Cantabres proprement dits, de Caristes, d'Autrigons et de Vardules. Au temps des rois visigoths, la Cantabrie reprend

(1) Risco, *La Vasconia*, c. 1 et 11.



son étendue primitive, mais sans qu'il y soit alors fait mention de peuples distincts. C'est une province qui s'étend sur les deux rives du cours supérieur de l'Èbre jusqu'à sa source, et se prolonge ensuite jusqu'aux Pyrénées et à l'Océan. Enfin, sous la domination sarrasine et sous les premiers rois de Navarre, on ne désigne plus comme Cantabres que les populations du pays actuel de Rioja.

Telle est, en somme, la très sûre doctrine du P. Risco, qui mérite de prévaloir sur celles de Nebrija, de Çurita, de Garibay, de Morales, de Mariana, d'Oihenart, de Marca, de Moret, de Henao, de Florez, etc., etc. La preuve du plus ancien des quatre États géographiques que je viens de signaler, est fournie surtout par deux passages de César. Dans le premier, le conquérant des Gaules raconte qu'après la prise de l'oppidum des Sotiates ou Sontiates, par son légat P. Crassus (56 av. J.-C.), les autres peuples de l'Aquitaine, effrayés, réclamèrent le concours des peuples de l'Espagne Citérieure auxquels ils confinaient. Ceux-ci leur adressèrent, pour les exercer aux habitudes militaires des Romains, des généraux formés à l'école de Sertorius. Ils leur dépêchèrent aussi, sous le nom de Cantabres, de si nombreux auxiliaires, que l'armée finalement vaincue par Crassus s'élevait à cinquante mille hommes (1). Or, l'Aquitaine confinait vers le sud à cette portion de l'Espagne Citérieure où les écrivains de l'antiquité postérieurs à César s'accordent à placer les Vascons. Ce peuple se trouvait donc englobé, en 56 av. J.-C., dans la Cantabrie anté-augustale. Le second passage de César prouve d'une façon tout aussi claire que cette Cantabrie comprenait en outre les autres peuples de la côte nord de l'Espagne jusqu'au pays des Astures (2).

(1) Ex millium numero, quae ex Aquitania Cantabrisque constabat convenisse, etc. CAES., *Bell. Gall.*, l. III, c. XXVI.

(2) His rebus constitutis, equites, auxiliaque toti Lusitaniae, a Petreio Celtiberis, Cantabris, barbarisque omnibus, qui ad Oceanum pertinent, ab Afranio imperantur. CAES., *Bell. civ.*, l. I, c. XXXVIII.



Ces constatations ne tendent pas, d'ailleurs, à nier qu'avant de figurer dans l'histoire sous un nom spécial et distinct, les Vascons formaient déjà, et sans doute depuis longtemps, un peuple particulier. Mais enfin, ce peuple n'est mentionné pour la première fois que dans Strabon, c'est-à-dire au temps de Tibère. Quelles étaient alors, quelles furent durant toute la durée de la domination romaine en Espagne, les limites de la Vasconie? Voilà le problème impartialement abordé, mais non résolu tout à fait par Oihenart, et bientôt si grandement obscurci par Marca, dans l'intérêt politique du roi de France, par le P. Risco dans celui du roi d'Espagne. Il y a donc lieu d'exposer, avant tout, et d'après les textes seuls des auteurs de l'antiquité, la bonne doctrine sur la Vasconie maritime et la Vasconie méditerranée.

### § III. LA VASCONIE MARITIME.

Sous le nom de Vasconie maritime, j'englobe la portion du territoire des Vascons baignée au nord par l'Océan.

J'ai déjà dit que le nom des Vascons apparaît pour la première fois dans Strabon. On trouve ensuite ce peuple mentionné par bon nombre d'autres écrivains de l'antiquité.

Strabon, Pline et Ptolémée s'accordent à nous présenter le pays des Vascons comme la dernière portion du territoire de l'Espagne, dont ils formaient par conséquent la limite partielle au nord, en partant du littoral de l'Océan cantabrique, et en suivant à l'est la chaîne des Pyrénées. Strabon compte expressément les Vascons (Ὀδάσωνες) comme le dernier peuple de la côte septentrionale de la Péninsule, nommant avant lui



les Gallaeques, les Astures et les Cantabres (1). Ce géographe n'est pas moins précis quand il parle des stades olympiques à compter, en passant au pied des Pyrénées, depuis Tarragone jusqu'à la mer cantabrique. Là encore, il nomme les Vascons les derniers, et leur donne, sur la côte, la cité d'Oeaso (Οιασσῶνα). Le trajet, dit-il, est de deux mille quatre cents stades, et il aboutit à la limite de l'Aquitaine et de l'Espagne. Ptolémée fait de même dans sa description de l'Espagne Tarraconaise, quand il donne aux Vascons (Ουασκόνων) le promontoire Oeaso (Οιασσῶ ἄκρον Πυρηνῆς) (2), qui limite l'Espagne de ce côté (3). Pline mentionne aussi ce peuple le dernier dans son dénombrement des populations établies depuis Tarragone, sur la Méditerranée, jusqu'à l'Océan cantabrique (4).

Mais comment concilier le témoignage de ces trois géographes avec celui de l'espagnol Pomponius Mela, quand il décrit toute la côte septentrionale de la Péninsule, depuis le cours du Salia, dans les Asturies, jusqu'à la limite de la Gaule? *Varduli una gens, hinc ad Pyrenaei iugi promontorium pertinens, claudit Hispanias* (5). Ces Vardules sont nommés après les Cantabres, et ils semblent former, vers le nord, la limite de l'Espagne. En ce cas, les Vascons n'auraient donc rien possédé le long de la mer. Aussi Marca, poursuivant son but politique, propose de modifier comme suit le texte de Pomponius Mela : *Varduli una gens ad Pyrenaei iugi promontorium pertinens, quod claudit Hispanias*. Mais cette modification, qui n'est d'ailleurs autorisée par aucun manuscrit ancien, a de plus l'inconvénient de ne rien concilier. Qu'importe, en effet, que les mots *claudit Hispanias* s'appliquent au promontoire et non aux Vardules, si, dans le surplus du passage, on trouve

(1) STRAB., *Geogr.*, l. III, c. IV, § 10.

(2) PTOLEM., *Geogr.*, l. II, c. VI, § 10.

(3) *Id. Ibid.*, l. II, c. V, §, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.

(4) PLIN., *Nat. Hist.*, l. III, c. III (II).

(5) POMP. MELA, *De situ orbis*, l. III, c. I.



encore la preuve que ce peuple aboutissait audit promontoire, s'il était bien le dernier sur cette portion du territoire espagnol, et s'il confinait à la Gaule? Ce n'est pas tout. Si les Vardules, d'après Pomponius Mela, touchaient au promontoire, et si ce point marquait la limite de l'Espagne, quelle portion de littoral ce géographe peut-il alors donner aux Vascons, pour ne pas rester en contradiction avec Strabon, Pline et Ptolémée? Et puis, bien que la correction proposée par Marca concorde en grande partie avec la leçon généralement adoptée, reste encore à surmonter la difficulté du texte antérieur, où il est dit que les Cantabres et les Vardules occupaient tout l'espace compris entre le cours du Salia et le promontoire. Cela revient bien à dire qu'à partir du Salia, il n'y avait, dans cette partie du nord de l'Espagne, que les Cantabres et les Vardules. Ainsi, la correction proposée par Marca ne concilie absolument rien.

Un robuste annaliste de l'Aragon, Curita, pense que la contradiction entre Pomponius Mela et Strabon, qui écrivirent à des dates médiocrement éloignées, vient de ce que le premier considère les Vardules comme le peuple le plus important, tandis que le second attribue cet avantage aux Vascons. Dans son livre sur *La Cantabria*, le P. Florez déclare que si Pomponius Mela omet les Vascons, ce n'est pas un motif pour leur contester une portion du littoral. Le géographe latin les aura simplement sous-entendus, en parlant des Vardules, à cause de la grande supériorité de ceux-ci. Mais la vérité est que rien n'atteste cette supériorité. Nous verrons, au contraire, que les Vascons occupaient une région bien autrement vaste et peuplée que celle des Vardules. Et puis, les Vascons étaient tenus en grande estime par les empereurs romains, à raison de leurs services. L'espagnol Pomponius Mela devait être tout spécialement renseigné sur son pays natal, et par conséquent, il n'a pu donner les Vardules comme un peuple plus important que les Vascons. Cherchons donc une autre explication.



Très visiblement, Pomponius Mëla décrit en termes fort brefs la côte septentrionale de l'Espagne. Il se limite au principal, englobant les peuples les uns dans les autres, et les agengant par groupes. Ainsi, des Cantabres il passe aux Vardules, sans nommer les Autrigons, établis pourtant entre les deux. De même, à propos des Vardules, il a dû sous-entendre les Vascons, sans doute parce qu'ils occupaient une moindre portion de la côte. Donc, tout porte bien à croire que ce géographe a voulu surtout insister sur la limite de l'Espagne. Voilà pourquoi, après avoir inclus tacitement dans les Cantabres proprement dits les Autrigons, qui pourtant limitaient ce peuple à l'est, il a fait de même pour les Vascons, à propos des Vardules, bornés à l'orient par ces Vascons, évitant ainsi toutes explications détaillées sur les populations maritimes de cette partie de l'Espagne.

Strabon, Pline et Ptolémée, qui font tous trois aboutir la Vasconie à l'Océan, s'accordent aussi à lui donner une cité sur la côte. Les variantes du nom de cette cité dans les éditions critiques de Strabon sont Oedasuna (οἰδασούνα), Oeasona (οἰασῶνα, οἰασύνα), Idanusa (ιδάσουνα). Casaubon préfère Oeasona. A mon avis, cette opinion doit prévaloir, car les manuscrits de Ptolémée portent tous Oeaso (οἰασῶ), leçon qui se rapproche le plus d'Oeasona. Dans Pline, on lit Olarso (*Olarsonis*) (1). Cette forme agréée si fort à un érudit vénitien du xv<sup>e</sup> siècle, à Hermolao Barbaro, que, pour la retenir, il suppose que tous les autres manuscrits de Ptolémée sont corrompus sur ce point. Par contre, un autre commentateur, Fernand Nuñez, dit El Pinciano, retourne la même accusation contre les manuscrits de Pline. Mais ni l'un ni l'autre ne donnent les motifs de leurs opinions. On sait combien sont graves et fréquentes les altérations des noms de lieux dans les manuscrits des auteurs anciens. Or, tous ceux de Pline portent

(1) PLIN., *Nat. Hist.*, l. III, c. IV (III).



Olarso, et tous ceux de Ptolémée Oeaso. Voilà bien l'indice qu'on prononçait ces noms comme ils sont écrits. Il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter ici de savoir si les manuscrits sont corrompus, car on peut admettre sans inconvénient que les différentes manières d'écrire le nom de la cité sont tirées des auteurs mêmes.

Ici, je me place, comme on voit, dans l'hypothèse où Pline aurait bien voulu signaler sous le nom d'Olarso la cité que Ptolémée appelle Oeaso, et Strabon Oeasona, selon la leçon adoptée par Casaubon. Mais, sans tenir compte des discussions des érudits à cet égard, il est facile d'accorder Pline avec Strabon et Ptolémée. En effet, Pline ne prétend pas nommer la cité, mais bien la portion en retrait du littoral de la Vasconie. Voyez plutôt : *Proxima ora citerioris est, eiusdemque Tarraconensis situs, a Pyrenaeo per Oceanum, Vasconum saltus, Olarso* (1). Ici, on ne trouve pas, comme dans d'autres passages du même auteur, le mot *oppidum* ou tout autre équivalent, dont Pline se sert pour désigner les diverses populations. Cet écrivain semble bien attribuer ce nom à la montagne qui, en partant des Pyrénées, et en longeant l'Océan, se rencontre avant d'atteindre le pays des Vardules. Or, à l'heure présente, on donne, sur cette partie de la côte, des noms fort analogues à des localités très distinctes. Le P. Moret a dit que, dans l'idiome basque, le nom du petit fleuve côtier la Bidasoa peut se traduire par « chemin d'OEaso. » Mais ici l'historien de la Navarre se montre, une fois de plus, trop ingénieux. Par contre, on peut tenir pour certain que le banc de sable contigu à Fontarabie se nomme Ondarralsu. A deux lieues de là, se trouve la vallée d'Oyarzo, dont il sera longuement parlé plus bas. Tout près est située Renteria, appelée jadis Villanueva de Oyarzo. Ce nom est assurément représenté par *Jarsonis*, dans le passage suivant de Martianus Capella, grammairien

(1) PLIN., *Nat. Hist.*, l. III, c. XXXIV (XX).



du v<sup>e</sup> siècle : *latitudo autem Tarracone ad litus Jarsonis*. Il est donc très vraisemblable qu'au temps de Pline, on affectait le nom d'Oeaso à la cité des Vascons, et celui d'Olarso au promontoire et à la baie appartenant à ce peuple le long de la mer cantabrique. Au pis aller, voilà du moins le seul moyen de concilier les dires de Strabon et de Pline.

Les auteurs modernes admettent communément que Pomponius Mèla a fait aussi mention de la cité d'Oeaso, adoptant ainsi la même appellation que Ptolémée. C'est une erreur très grossière. Mèla n'a jamais désigné, par des noms propres, aucune des parties du territoire maritime des Vascons. Les manuscrits de ce géographe qui nous sont parvenus sont si corrompus, en ce qui concerne la description de la côte nord de l'Espagne, depuis l'embouchure du Salia jusqu'aux Pyrénées, qu'il est impossible de restituer avec leur secours la leçon originale, d'indiquer les cours d'eau et les peuples dont le géographe a voulu parler. Les variantes y sont en nombre décourageant. Aussi Vossius a-t-il prudemment décliné cette tâche. Il est vrai que d'autres se sont montrés plus hardis. Tant pis pour eux. Dans les éditions modernes de Pomponius Mèla, on trouve généralement : *Deinde Iturissam, et Oeasonem Magrada*. Mais comment et pourquoi cette leçon devrait-elle prévaloir sur les autres, que fournissent les anciens manuscrits ? Il est certain que, dans la Vasconie maritime, se trouvaient les deux localités dont s'agit. Les tables de Ptolémée sont formelles à cet égard. Mais comment savoir si Pomponius Mèla a voulu en faire mention ? Un manuscrit porte : *et Decui maria sonans sanso et Magrada*. Dans d'autres on lit : *et Decium Aturia sonans sanso et Magrada*. Il y aussi : *et Decumatoria sonans sanso et Magrada*. Signalons enfin : *et Decimma turia et sonans sanso et Magrada*. Quelle ressemblance y a-t-il donc entre ces textes si pitoyables, et la leçon qu'on a réussi à faire prévaloir arbitrairement ? *Deinde Iturissam et Oeasonem Magrada*.



Il ne manque pas d'ailleurs de bonnes raisons pour écarter le texte ainsi arrêté. Aucun géographe, aucun historien de l'antiquité n'atteste, en effet, que la Vasconie fut arrosée par le Magrada. Mais voici encore plus fort, grâce au texte de Pomponius Mela que je cite à nouveau : *Varduli una gens hinc ad Pyrenaei iugi promontorium pertinens claudit Hispanias*. Admettons que l'autre passage soit à bon droit corrigé, et qu'il faille lire : *Deinde Iturissam et Oeasonem Magrada*. En ce cas, le géographe latin placerait les Vardules au-delà du promontoire Oeaso, en tirant vers l'Aquitaine. Or, Pomponius Mela affirme formellement le contraire : *Tractum Varduli et Cantabri tenent*. Ainsi, ces termes désignent expressément l'espace compris entre la limite orientale du pays des Cantabres et celle de l'Espagne, l'espace où se trouvaient la cité et le promontoire d'Oeaso. Il n'y a par conséquent rien de bon à tirer ici du texte de Pomponius Mela, dont les variantes précitées montrent assez l'abominable corruption.

Outre la cité et le promontoire en question, la Vasconie englobait aussi l'embouchure du petit fleuve Menlascus, que Ptolémée place plus à l'ouest.

Bouches du fleuve Menlascus (Μενλάκου, var. Μελλάσκου, ποταμοῦ ἐκβολαι) (1).

Cité d'Oeaso (οἰασσῶ πόλις) (2).

Promontoire d'Oeaso (οἰασσῶ ἄκρον Πυρηνίης) (3).

Voilà les renseignements que je tenais à fournir ici sur la Vasconie maritime. On voit qu'ils se limitent strictement à la portion de ce pays confinant à l'Aquitaine, ici représentée par les *Tarbelli*. Reste encore à m'expliquer sur la partie du littoral vascon qui s'étendait au levant du promontoire Oeaso,

(1) PTOLÉM., *Geogr.*, I, II, c. VI, § 10. Ce passage ne se trouve pas dans toutes les éditions. Müller le donne en note dans le t. I de son édit. de Ptolémée (coll. Didot), p. 148, d'après le manuscrit de Paris, avec les formes Μελλάσκου et Μελλάσκου.

(2) *Id. ibid.*, I, II, c. VI, § 10.

(3) *Id. ibid.*, I, II, c. VI, § 10.



autrement dit du mont Jaizquivel. Mais ceci viendra plus utilement quand j'aurai à discuter à ce sujet les doctrines de Marca et du P. Risco.

## § V. LA VASCONIE MÉDITERRANÉE.

Quand il a mentionné les cités des Vardules sises dans l'intérieur des terres, Ptolémée donne la liste de celles des Vascons.

Après les Vardules (1), les Vascons et leurs cités méditerranées :

Iturissa (Ιτούρισα).....	15° 25'	43° 55'
Pompaelo (Πομπαιλών).....	15°	43° 45'
Bituris (Βιτουρίς).....	15° 30'	43° 45'
Andelus (Ανδηλος).....	15°	43° 30'
Nemanturista (Νεμαντουρίστα).....	15° 35'	43° 25'
Curnoniuu (Κουρνόνιον).....	14° 50'	43° 15'
Iacca (Ιάκκα).....	15° 30'	43° 15'
Graccuris (Γρακουρίς).....	15°	43°
Calagorina (Καλαγορίνα).....	14° 40'	42° 55'
Cascantum (Κάσκαντον).....	15°	42° 45'
Ergovica (Εργουίκα).....	14° 30'	42° 35'
Tarraga (Τάρραγα).....	14° 20'	42° 25'
Muscaria (Μουσκαρία).....	14° 40'	42° 15'
Setia (Σέτια).....	14° 40'	42° 15'
Alavona (Αλαουονα).....	14° 40'	41° 55'

Cette liste prouve bien qu'au temps des Romains la Vasconie était une des plus vastes régions de la Tarraconaise. Le nombre des cités y dépasse, en effet, celui des autres peuples de la même province, et beaucoup d'entre elles peuvent être identifiées avec une complète certitude. Aussi sommes-nous assurés que la Vasconie englobait alors, non seulement le futur et primitif royaume de Navarre, mais aussi une partie de ceux d'Aragon et de Castille. Après les Cerretans et les Lacetans à l'est, Pline ne nomme que les Vascons. En tirant vers l'Océan, on

(1) PTOLEM., *Géogr.*, l. II, c. VI, § 66 (édit. Muller), I, 189-91.



ne trouve plus, le long des Pyrénées, que ce peuple confinant vers le nord à la Gaule, et notamment aux *Tarbelli*, compris dans l'Aquitaine.

Du côté de la Gaule, les Vascons possédaient la cité d'*Iturisa*. C'est la *Turisa*, de l'Itinéraire d'Antonin. Certains érudits l'identifient avec San-Esteban, sur la Bidassoa; d'autres avec Sangüesa, ville de la Navarre, sur la rivière de l'Arago, à sept milles de Pampelune. Quoi qu'il en soit, l'Itinéraire d'Antonin place *Turisa* entre Pampelune et *Summo Pyrenaeo*.

Depuis les Pyrénées jusqu'à l'Èbre et au territoire des Berons, aujourd'hui représenté par la Rioja, le pays des Vascons s'étendait si loin que là il dépassait le cours du fleuve; sur la rive droite, il englobait la cité de *Calagorina* ou *Calagurina*. C'est la *Calaguris Nascica* de Pline, III, 5, la *Calagurris* ou *Calaguris* de Tite-Live (*Hist. Rom.*, XXXIX, 21), la *Καλάγουρις τῶν Ουασκόνων* de Strabon, III, c. 4, Cf. Flor. III, 22; Juvenal., *Sat.* XV, v. 95; Prudent. *In Passion. martyr. Caesaraugust.*, 18, v. 51; Paulin. Nolan., *carm.* X, *ad Auson.* v. 251. *Municipium Calaguris Iulia*, médailles d'Auguste et de Tibère. Aujourd'hui Calahorra, dans la Vieille-Castille. Ses habitants étaient les *Calaguritani*, surnommés *Nasici* (Plin. III, 5; Caes. B. G. I, 60; Sueton. *August.*); *Calaguritanus*, Val. Maxim.

En inclinant un peu vers le midi, le territoire des Vascons absorbait *Cascantum* et *Graccuris*, cités sur lesquelles je dois m'expliquer. *Cascantum*, d'après une médaille de Tibère *Municipium Cascantum*. Aujourd'hui Cascante, en Navarre. *Gracuris*, mentionnée aussi dans l'Itinéraire d'Antonin. *Gracuris municipium*, médaille de Tibère. *Gracchuris*, Tit. Liv. *Epitom.* 41; Plus anciennement *Illurcis*; Fest. Pomponius. Ainsi nommée *Graccuris*, à cause du proconsul Gracchus Sempornius. Certains érudits l'identifient avec Corella, sur l'Èbre, d'autres avec Alfaro, sur l'Alhama, et quelques-uns avec Agreda.



Le long de l'Èbre, les Vascons s'étendaient à l'ouest jusqu'à l'Océan. Ils confinaient à coup sûr aux Edetans, auxquels appartenait Saragosse. Or, dans l'Itinéraire d'Antonin, cette cité est *Alabona* ou *Alavona*. Il faut l'identifier avec Alagon, non loin de Saragosse, comme l'indiquent de vieux documents cités par Çurita, et où l'archidiacre de Saragosse, à qui appartenait Alagon, est appelé *archidiaconus Alavonensis*.

En partant d'*Alavona*, la Vasconie se développait vers les Pyrénées, englobant la cité de *Iacca*, incontestablement Jacca, en Aragon. *Ἰακκετανοί*, Strab. III, 4. Selon toute apparence, le territoire de Jacca est la *Laletania*; Martial., I, 50, *Ep. Pompei ad Senat*, dont Pline, III, 3, 4, appelle les habitants *Laletani*.

Restent les neuf cités suivantes mentionnées par Ptolémée :

*Pompaelo*, le *Πομπέλων* de Strabon, III et IV; *Pompelone*, Anton. Itin. Incontestablement Pampelune en Navarre. Ses habitants s'appelaient *Pompelonenses*, Plin. III, 5.

*Bituris*, mentionnée dans l'Anonyme de Ravenne sous le nom de *Bituris*. On l'identifie généralement avec Bidauzeta, sur le cours d'eau de l'Arga.

*Andelus*. On lit dans Pline, III, 24, *Andelonenses*, *Andelogenses*. Peut-être le lieu désert d'Andion, sur le cours d'eau de l'Arga, entre Santa-Cara et Puente de la Reyna.

*Nementurista*. La forme de ce nom de cité est incertaine, et son identification impossible. Certains prétendent pourtant retrouver *Nementurista* dans Siresa.

*Curnonium*, écrit aussi *Carnonium*. Plusieurs disent que c'est Estella, et d'autres Carnago, à dix-sept milles au sud de Calahorra.

*Ergavica* ou *Ergavia*, Tit. Liv. XL, 5. *Ergavia Vasconum*, Cell. 18. Quelques érudits croient à tort que cette cité est représentée par une ville beaucoup trop lointaine, Erga, sur le cours d'eau de l'Arga. D'autres l'identifient avec *Erguti*,



de l'Anonyme de Ravenne. Ne pas confondre avec *Ergavica Celliberorum*.

*Tarraga*, la *Tarracha* de l'Anonyme de Ravenne, actuellement représenté par Larraga, sur le cours d'eau de l'Arga.

*Muscaria*. Je n'ose proposer aucune identification.

*Setia*. L'érudit espagnol Cortez croit qu'il faut lire Σεγία. D'autres tiennent pour Σετινα. *Segienses*, Plin. III, 24. *Segla*, Anonyme de Ravenne. Identifiée par les uns avec Selenil, et par les autres avec Ejea sur l'Arga.

Tel est l'enseignement contenu dans le passage de Ptolémée. Pline et Strabon précisent davantage les limites du pays des Vascons. Au jugement de certains érudits, Pline leur donne même un territoire plus étendu que celui de Ptolémée. Parlant des peuples qui participaient au *conventus* de Saragosse, Pline s'exprime en ces termes : *Oscenses regionis Vescitaniae, Turiasonenses, Latinorum veterum Cascantenses* (1). Çurita croit qu'il faut lire *Vascitaniae* au lieu de *Vescitaniae*, et qu'il s'agit bien ici de la Vasconie. Moyennant cette correction, Pline donnerait Huesca aux Vascons. Il place, en effet, les *Turiasonenses* entre Huesca et Cascante. C'est pourquoi Çurita incline à croire que la cité de Tarazona aurait aussi appartenu aux Vascons.

Mais Pline est le seul auteur ancien qui parle de la *Vascitania*. Nous ne pouvons donc savoir si cette région doit être distinguée de la Vasconie, ou si elle se confond avec elle, s'il faut lire *Vescitania* ou au contraire *Vascitania* ainsi que le veut Çurita. Mais comme Ptolémée donne Huesca aux Ilergètes, il est à croire que la *Vescitania* ne représente pas la Vasconie, mais une portion du territoire des Ilergètes. On sait que Pline distingue volontiers diverses régions que les autres géographes de l'antiquité englobent dans des circonscriptions plus vastes. La correction proposée par Çurita ne

(1) PLIN., *Nat. Hist.*, I. III, c. IV (III).



saurait donc être acceptée. Assurément on lit, dans les anciennes éditions, tantôt *Bascelaniae* et tantôt *Bassetaniae*. Mais nulle ne porte *Vascitaniae*. Les meilleurs manuscrits donnent *Vescitaniae*. Et puis, les historiens et les géographes latins emploient constamment le nom de *Vasco* à la troisième déclinaison. Comment alors former le nom de *Vascitania* avec celui de *Vasco*? Enfin, Pline énumérant les peuples qui participaient aux divers *conventus* de l'Espagne, procède suivant l'ordre alphabétique. Or cet ordre se trouve violé par rapport à la *Vescitania*.

Strabon place au-dessus de la Lacetanie le pays des Vascons où se trouve Pampelune (Πομπήλουνα), c'est-à-dire la ville de Pompée (1). On pourrait inférer de là que ce peuple ne s'étendait pas assez vers le pays des Illegètes pour confiner avec eux, comme le veut Ptolémée. En effet, la Vasconie se trouvant au-dessous de la Lacetanie, il y a place entre ces deux pays pour un troisième, la cité de Jaca, qu'il faudrait ainsi enlever aux Vascons, en dépit de l'attribution formelle de Ptolémée. Voilà pourquoi certains érudits ont prétendu que la cité de Jacca n'appartenait pas à la Vasconie, mais qu'elle se trouvait à l'extrémité du pays des *Lacetani*, ou mieux *Jacetani*. Celarius, s'appuyant sur le même témoignage, distingue la Jaccetanie de la Lacetanie. En adoptant cette opinion, Jacca et son territoire n'appartiendraient pas à la Vasconie.

Tout cela est fort obscur. Marca constate qu'ici Ptolémée et Strabon se contredisent. Celui-ci se serait trompé, ou du moins il faudrait interpréter son témoignage de façon à le mettre d'accord avec ce que nous enseignent les autres géographes anciens. Pour tout concilier, Marca déclare que Strabon seul place la Jaccétanie au nord de la Vasconie, mais qu'entre ces deux pays s'interposait une portion du territoire des Il-

(1) STRAB., *Géogr.*, l. III, c. IV.



gètes. Mais c'est beaucoup ajouter au texte, et la chose est interdite, surtout envers un géographe tel que Strabon.

Nous trouvons pourtant dans son livre le moyen de distinguer la Jaccétanie de la Lacétanie des auteurs latins. Strabon nous donne, en effet, les Jacetans comme le plus noble des peuples établis entre l'Èbre et les Pyrénées. Ils participèrent aux guerres de Sertorius contre Pompée, et à celles de Sextus Pompée contre les légats de César. Les auteurs latins indiquent la Lacétanie comme le théâtre de ces événements. Il y a donc identité entre les deux pays. Si leurs noms diffèrent un peu, c'est que les auteurs grecs modifient assez volontiers les appellations latines. Or, ici la différence ne porte que sur la lettre initiale, sur I substituée à L.

Strabon et Ptolémée sont d'ailleurs en désaccord sur la situation des Lacetans par rapport aux Vascons. J'ai sous les yeux la carte annexée par le P. Florez à son livre sur *La Cantabria*, qui forme le tome xxiv de la *España sagrada*. Sur cette carte, les Illegètes s'étendent jusqu'au pied des Pyrénées. Il en est de même des Ausetans, au-dessous desquels se trouvent les Jaccetans ou Lacetans. Ceux-ci sont entourés de façon à n'avoir aucun contact avec la Vasconie. Pourtant Strabon fait commencer la Jaccétanie ou Lacétanie aux Pyrénées, et il la dilate au sud jusqu'aux environs d'Ilerda et d'Ileosca, qui sont des localités du pays des Illegètes, situées non loin de l'Èbre (1). En ce cas, les Vascons pouvaient confiner en même temps aux Lacetans vers les Pyrénées, et aux Illegètes plus au midi, vers la rive orientale de l'Èbre. Ainsi se trouve rigoureusement vérifié le passage où Strabon présente les Vascons comme contigus aux Jaccetans :

« Au-dessus de la Jaccétanie, vers le nord, habitent les Vascons, chez lesquels se trouve la ville de Pampelune, c'est-à-dire la ville de Pompée (2). »

(1) STRAB., *Géogr.* l. III, c. IV.

(2) STRAB., *Géogr.*, l. III, c. IV, § 11.



Mais auquel des deux géographes faut-il donner ici la préférence? Marca se prononce en faveur de Ptolémée, dont il adopte les tables en ce qui concerne la situation des Lacetans par rapport aux Ilergètes. Pour Florez, le territoire des Lacetans de Strabon doit se trouver dans celui des Iacetans de Ptolémée. L'auteur de *La Cantabria* cherche à concilier l'opposition entre ces deux géographes. Ptolémée, dit-il, s'attache davantage à individualiser les nations; pour ce motif, il étend les limites de leurs territoires. Mais Strabon a fait seul mention des Ilergètes, de Lérída, ainsi que des Iacetans comme de peuples surnuméraires, parce qu'il leur attribue un peu de ce que les auteurs plus enclins à individualiser réservent pour les nations limitrophes.

Quant à moi, je préfère, comme le P. Risco, le témoignage de Strabon à celui de Ptolémée. Sans parler des raisons générales qui m'y incitent, je constate qu'ici Strabon se trouve en concordance avec les auteurs latins de première autorité. Tous ceux-ci placent la Lacetanie au pied des Pyrénées, et non au-dessous du pays des Ausetans jusqu'à l'ouest. Pline, énumérant les peuples pyrénéens de l'Espagne, nomme après les Indigètes les Ausetans, les Lacetans, les Cerretans et les Vascons (1). Ainsi, le territoire des Lacetans commençait aux Pyrénées. Après eux, il n'y avait que les Vascons, car les Cerretans habitaient dans la chaîne même des Pyrénées. Cette situation des Lacetans nous est confirmée par Tite-Live (2). Dans la lettre où il informe le Sénat romain de ses conquêtes en Espagne, Pompée s'exprime en ces termes : *Recepi Galliam, Pyrenaeum, Lacetaniam, Ilergetum*. Donc, au sud des Pyrénées la Lacetanie, sise au-dessous des Ilergetes.

(1) Post eos (Indigetes) quo docetur ordine, intus recedentes, radice Pyrenaei Ausetani, Lacetani, perque Pyrenaeum Cerretani, dein Vascones. PLIN., *Nat. Hist.*, l. II, c. 3.

(2) Subiecta (Iacetania) Pyrenaeis montibus est. TIT. LIV., *Hist. Rom.*, l. XXI, c. 23.



Cette unanimité des auteurs latins à placer les Lacétans sur le versant sud des Pyrénées montre clairement que Ptolémée se trompe quand il place les Ilergètes au pied de cette chaîne de montagnes. Strabon n'attribue aux Jacétans aucune portion du territoire de leurs voisins. Il ne leur donne que ce qui leur appartient réellement, et ce dont Ptolémée les dépouille à tort. L'erreur de celui-ci provient, sans doute, de ce qu'il ignorait la véritable situation de chacune des cités comprises dans le pays des Ilergètes. Il y paraît par la façon dont il place Celsa, qui, d'après son calcul, devrait se trouver sur le cours de l'Èbre. Or, c'est là une grosse erreur clairement réfutée par divers érudits, et notamment par Florez. La différence entre Ptolémée et Strabon consiste, non pas en ce que celui-là étend la limite, mais en ce qu'il ne l'indique pas comme il l'eût fallu par rapport aux Ilergètes. Il y a donc lieu d'accepter pleinement ce que Strabon nous apprend sur le pays des Vascons.

Pline donne en outre à la Vasconie méditerranée les *Ara-celitani*, les *Carenses* et les *Ilumberitani*. La cité des premiers est actuellement représentée par Araquil, que l'Itinéraire d'Antonin place en tirant vers Pampelune, à vingt-un milles de Alba Cabeza, comprise dans le pays des Vardules. Santa-Cara ou Puente la Reina, appelé Gares dans le pays, correspond au chef-lieu du pays des Carenses, et Lumbier à celui des *Ilumberitani* (1).

Telle était, d'après les auteurs de l'antiquité, l'étendue de la Vasconie méditerranée sous la domination romaine (2). Le P. Risco, je l'ai déjà dit, y ajoute le versant septentrional dans une étendue correspondante. Il réclame aussi dans la même mesure, le surplus dudit versant nord, pour le donner aux territoires des divers peuples espagnols qui s'étendaient le long de la chaîne de montagnes jusqu'à la Méditerranée. Ainsi, la

(1) RISCO, *La Vasconia*, c. IV.

(2) OIHENART, *Notit. utr. Vascon.*, 9; RISCO, *La Vasconia*, 100.



limite de la Gaule et de l'Espagne romaines aurait dépassé, au profit de ce dernier pays, la ligne de faite des montagnes, et se serait étendue vers le nord jusqu'à la région sous-pyrénéenne. Mais on verra plus bas ce qu'il faut penser de cette partie de la doctrine du docte moine Augustin.

## § VI. — DOCTRINE DE MARCA SUR LA VASCONIE MARITIME.

On a déjà vu qu'avant la conquête romaine, l'Ibérie ne dépassait plus les Pyrénées, et qu'une portion de cette chaîne de montagnes limitait au sud la primitive Aquitaine. Marca prétend qu'après cette conquête la limite des deux pays était représentée par la ligne de faite des Pyrénées, autrement dit par le versant des eaux. En ce qui concerne spécialement l'Aquitaine, cette frontière partirait donc de l'axe de la chaîne des montagnes au point le plus oriental de l'ancienne *civitas Consorannorum* (Conserans), et se dirigerait vers l'ouest, suivant les plus hautes cimes, de façon à donner à la Gaule le Conserans, le Comminges, le Bigorre, le Béarn, la Soule, la Basse-Navarre, le Labourd, et aussi tout le reste du petit bassin de la Bidassoa, avec le versant nord des montagnes qui le dominent au sud, et avec la portion du littoral qui s'étend depuis le Cabo del Higer à Fontarabie jusqu'à San-Nicolas de Orio, à l'ouest de Saint-Sébastien. Là, dit-il, se trouvent de hautes montagnes qui représentent le Promontoire Pyrénéen signalé par les anciens géographes comme la fin de l'Espagne et le commencement de la Gaule. Mais laissons parler Marca lui-même :

Après avoir assuré les limites de l'ancienne Aquitaine du côté de l'Orient, il est bien à propos de les affermir du côté de l'Occident. En quoi il ne se rencontre point de peine parmi les Géographes. Car Strabon, Mela, Pline et Ptolémée ferment les Espagnes, et les distinguent



de l'Aquitaine par le promontoire des monts Pyrénées qui s'avance vers l'Océan, lequel ils nomment *Oeaso* au deçà d'une ville d'un semblable nom. Gomes, Florian et autres auteurs espagnols estiment que Fontarabie est cette ville *Oeaso*; sans considerer que le Promontoire des Pyrenées est situé par Ptolémée à quinze degrez de longitude, et quarante-cinq degrez cinquante minutes de latitude au deçà de la ville *Oeaso* place qui a quarante-cinq degrez et six minutes de latitude. Ce qui ne se rencontre pas au lieu de Fonterabie, qui est au deçà du promontoire. Arias Montanus et Clusius estiment qu'un certain lieu ruiné portant le nom d'*Oiarsun* à deux lieues de la mer, et de Fonterabie, soit la cité *Oeaso*, ou bien *Olarso*, comme la nomme Pline. Ce qui ne s'accorde pas avec Strabon, qui met l'assiete de cette ville sur le riuage de l'Océan, et non pas à deux lieues de la mer.

Mon opinion est que la Cité *Oeaso* est la ville de saint Sebastien, et que le Promontoire est cette eschine de montagne qui s'avance dans la mer depuis Fonterabie iusqu'au Passage. Afin de mieux comprendre ceci, il est necessaire de representer la description de ce quartier de Guiposcoa, comme elle est proposée par Garibai natif du païs; lequel ayant diuisé la Prouince en trois parties, dit que le quartier qui est assis du costé de la France est le plus vaste et le plus estendu, où sont situées les villes de Tolose, de saint Sebastien et de Fonterabie. Il y a en cet endroit une grande riuere nommée *Araxes*; et une petite nommée *Vrumea*, laquelle prenant sa source aux montagnes de Navarre coule près la ville de Hernani, et entre dans la mer apres auoir arrousé la muraille de saint Sébastien du costé d'Orient. Icy la terre est un peu courbée, faisant un sein et un repli iusqu'à la terre de France, comme escrit expressement Garibai, *En este mismo clima haziendo la tierra un seno hazia Francia*. La riuere de Leço coule par ces quartiers; laquelle sortant des confins de Guipuscoa et de Navarre, coupe la vallée de Oyarsun, et de là descendant vers les deux Bourgs nommez les Passages, entre dans la mer laissant du costé d'Occident l'un de ces Bourgs, qui est de la Iuridiction de saint Sebastien, à une petite lieue de la ville; et du costé d'Orient l'autre bourg qui est plus grand, et dépend de la Iurisdiction de Fonterabie. Entre ces deux Bourgs, il y a un port des meilleurs de la Biscaïe et de Guipuscoa nommé le port du Passage, capable de receuoir toute sorte de vaisseaux, où ils sont à l'abri du vent tousiours en flot, et en estat d'entrer et de sortir à toute heure sans attendre le flux ni le reflux de la mer. Sur le haut bout de ce port il y a un bourg nommé Leço. Iusques icy Garibai,



De cette description ie tire deux auantages; l'un qui iustifie la situation de la ville et du Promontoire *Oeaso*; l'autre qui donne connoissance du motif des innouations qui ont esté faites depuis aux bornes de ces frontieres. Quant au premier poinct, on voit que saint Sebastien est assis sur la mer Oceane. Ce qui s'accorde entièrement à la situation que Strabon donne à la ville *Idanuse*, ou bien *Oeaso*, selon la correction que Casaubon a faite de ce lieu, suiuant les anciens manuscrits. Le Promontoire *Oeaso*, est esloigné de pres d'un tiers de degre, c'est-à-dire de quarante-quatre minutes de latitude, de la ville du mesme nom, selon Ptolemée. Ce qui respond à la distance qu'il y a depuis saint Sebastien iusqu'à la pointe de la montagne qui aboutit à Fonterabie, coulant le long des Bourgs du Passage. Il est necessaire d'esclaircir en ce lieu vn enveloppement qui se rencontre sur l'explication des noms des riuieres de ce quartier; que l'on voit dans Mela et Ptolemée. Celui-là fait mention du fleuue Magrada qui coule pres *Oeaso*. Et celui-ci des riuieres Menlasque, et d'une autre nommée Menosque, ainsi que l'on croit communement.

Ie ne rapporterai pas toutes les diuerses interpretations que l'on donne à ces riuieres pour les accommoder aux noms de celles de ce temps; et me contenterai de dire mon aduis sur ces difficultez. Il conste que Menlasque dont l'emboucheure est située dans Ptolemée à quinze degrez de longitude, et quarante-cinq degrez de latitude, dans le país des Vascons, est plus aduancé vers l'Espagne que non pas la ville *Oeaso*, qu'il place à quarante-cinq degrez six minutes de latitude. Et partant ce n'est pas l'Urumea qui coule vers S. Sebastien comme escrit Garibai; moins encore la riuiere de Vidasoë qui coule pres Fonterabie, comme pensoit Ville-neuue; mais c'est la riuiere d'Oria, qui a son emboucheure dans la mer au delà de saint Sebastien, qui est le vrai *Oeaso*. Ceste opinion est d'autant plus receuuable, qu'elle est appuyée de l'autorité d'Ortelius, quoi qu'il n'en établisse pas les preuues, comme ie viens de les proposer. Merula en sa Cosmographie a confondu le Menlasque avec *Menosca*, qui est vne ville dans le país des Varduliens, située par Ptolemée à quatorze degrez vingt minutes de longitude, et quarante-cinq degrez de latitude; de laquelle Pline fait mention. Bertius en l'edition Grecque de Ptolémée est tombé dans vne semblable faute, ayant changé ceste ville en vn fleuve, qu'il interprete *Vrumea*, qui est la petite riuiere de saint Sebastien. Pour *Magrada*, c'est une riuiere qui coule par *Oeaso*, selon le temoignage de Mela. De sorte que comme *Oeaso* est pris pour la ville ou pour le promontoire, on est en liberté d'attribuer ce nom, ou bien à l'*Vrumea*, qui



coule pres saint Sebastien, ou bien au Leço, qui entre dans le port du Passage, ou bien à la *Vidasoa*, qui coule pres de Fonterabie, puis que toute ceste estendue porte le nom d'*Oeaso*, soit au regard de la ville, ou du Promontoire.

Quant au second poinct qui se recueille de la description de Garibai, l'on apprend que ce recoin de païs fait un repli depuis la source de la riuere de Leço (qui s'embousche au Passage) iusqu'aux confins de la France. De sorte que comme ceste situation naturelle adiugeoit ce quartier aux Gaules, on le comprit dans la portion de la cité de Labour ou des Tarbelliens lorsqu'on fit le département des Citez des Gaules. l'employe pour vne sorte de preuve de ceste innouation, l'ancienne estendue de l'Euesché de Labour ou de Bayonne, qui comprenoit vne partie du païs des Tarbelliens. Car cet Euesché ayant esté moulé suiuant la pratique du temps sur la disposition de l'estat des Prouinces Romaines, il ne peut avoir receu son establissement hors des limites des Tarbelliens, pour entrer non seulement dans le pays d'une autre Metropole, mais aussi dans vne autre nation, et encore si differente comme a esté de tout temps l'Espagnole de la Gauloise. Que si l'on ne peut accorder a cest Euesché une si profonde antiquité, l'on ne peut nier que son establissement ne precede la venuë des Normans, qui le ruinerent avec les autres de Gascogne environ l'an 848. Et partant que nos Roys de la premiere race l'ayans fondé, il n'ait eu son ressort ordonné dans les terres appartenantes à la Couronne.

Or l'on apprend par la Charte d'Arsius Euesque de Labour de l'an 980 qu'il déclara en presence de son Metropolitain sur les confins de son Euesché; qui comprenoit non seulement la vallée de Bastan iusqu'au milieu du port de Belat, et la vallée de Lerin en haute Nauarre; mais aussi la terre d'Ernani, et saint Sebastien de Pusico, iusqu'à sainte Marie de Arosth. et sainte Triane. On peut encore verifier cela par le tître du vœu de Saint Æmilian, qui est une piece de cinq cens ans selon Sandoval et Morales; quoi qu'ils estiment qu'elle est supposée. On void dans ces lettres que le païs de Guipuscoa est séparé de la Biscaye par la riuere de Deua, et ne passe point outre saint Sebastien du costé de la France. *De ipsa Deua vsque ad sanctum Sebastianum, id est tota Ipuscoa.* De fait ce recoin de païs qui est depuis saint Sebastien iusqu'à la riuere de Vidassoë où est Fonterabie, Irun, Hernani, et Oyharsun estoit possédé l'an 1117 par le Vicomte de Bayonne iusqu'au lieu de *Huuiars*; comme parle Roger de Hoüeden Anglois, c'est-à-dire insqu'à Oyharsun. D'autre part on lit dans la lettre d'Eulogius de Cordouë de l'an 851 que la riuere d'*Arga*



ou *Aragus*, qui arrouse Pampelone, prend sa naissance sur la frontière de France *in portariis Gallicæ*, ainsi que parle Eulogius. Or il est constant que cette rivière a sa source près le port de Belat au de là des vallées de Bastan vers l'Espagne. Ce qui confirme l'estendue de l'Euesché de Bayonne descrite par l'Euesque Arsius, et fait voir que ses bornes estoient celles de la France.

Les Euesques de Bayonne possedoient du temps du concile de Constance ce territoire. C'est pourquoi il est remarqué en la session xxxi que cet Euesché avoit son estenduë en trois royaumes, à sçavoir de France, de Navarre et de Castille. Ils y ont continué l'exercice de leur iurisdiction, iusqu'à ce que le pape à l'instance de Philippe second Roy d'Espagne y ordonna par prouision un Vicair general, tandis qu'il y auroit heresie aux païs voisins de France; afin de rompre par ce nouveau establissement la dependance, et la communication que les sujets d'Espagne estoient obligez d'avoir avec leur Euesque François; quoi que l'Euesque ni le Chapitre de Bayonne n'ayent point esté troublez dans la iouissance des revenus qu'ils possèdent en ce quartier.

De ce que ie viens de traiter, on peut conclurre que comme le Bourdelois n'appartient pas à l'Aquitaine de Cesar, aussi le Coserans du costé de l'orient (1), et quelques vallées de Haute Navarre et de Guipuscoa du costé de l'Occident, sont certainement comprises dans ses bornes anciennes : quoi que ces vallées en ayent esté distraittes pour la seigneurie temporelle, il y a environ quatre cens ans (2).

Cette théorie de Marca reparait, un peu modifiée, dans sa *Marca Hispanica*. Mais comme ce livre est écrit en latin, je crois être agréable au lecteur en traduisant le passage significatif.

Contre la règle par nous établie en ce qui concerne les différents versants des eaux, et par nous appuyée de tant d'exemples, ce n'est pas un petit argument, paraît-il, que celui du cours du très célèbre fleuve de la Bidassoa. Il prend sa source dans les hautes montagnes des Pyrénées, traverse la vallée de Bastan et la France, et finit à Fontarabie. En effet, ces terres qui, selon la règle proposée, devraient appartenir à la France, sont certainement possédées par les Espagnols.

(1) Marca pourrait dire aussi le Comminges.

(2) MARCA, *Hist. de Bearn*, l. 1, c. 4.



Cela est vrai, eu égard à l'ordre civil de notre époque. Mais, si on revient aux temps anciens, on voit clairement que la vallée de Bastan, de même que le territoire inférieur, et la ville même de Fontarabie, appartiennent à la Gaule. Ainsi est confirmée notre règle.

Je ne veux pas me prévaloir ici d'arguments et de raisons, mais de témoignages certains. Donc, je citerai d'abord Euloge de Cordoue, en son épître à Willesindus, évêque de Pampelune, écrite en l'année 851. Pour que ce passage soit bien compris, je décrirai brièvement le pays. La cime la plus haute se nomme *Belat*. De ce côté prend sa source la Bidassoa, qui s'écoule jusqu'en France. Sur l'autre côté, qui fait face à l'Espagne, naît une rivière, l'Arago, dont le nom contracté devient l'Arga, qui baigne la ville de Pampelune et tombe ensuite dans l'Èbre, appelé par Euloge le fleuve Cantabre. Voici ses paroles : *Et maxime libuit adire beati Zachariæ Arcisterium, quod situm est apud radices montium Pyrenæorum in præfatae Gallie portariis, quibus Aragus flumen oriens rapido cursu Seburim, et Pampilonem irrigans, amni Cantabro infunditur*. On ne peut parler plus clairement. *In portariis*, ce sont les Ports. Sur la limite même de la Gaule, naît la rivière espagnole de l'Arago; et de même, sur l'autre côté, dans la terre de Gaule, est la source de la Bidassoa.

Ajoutons le témoignage d'Arsius, évêque de Labourd ou Bayonne, qui nous force de donner à la Gaule, non-seulement la vallée de Bastan et sa rivière de Bidassoa, mais aussi Fontarabie et tout le pays jusqu'à Saint-Sébastien. Arsius, évêque de cette cité (Bayonne), pour parer aux disputes qui pourraient naître plus tard, décrivit, en présence d'Odon, archevêque d'Auch (son métropolitain), les anciennes limites de son évêché en un acte public de l'année 980, que nous avons tiré des archives de l'église de Bayonne et publié dans notre *Histoire de Béarn*. Par cet acte, nous savons que ledit diocèse englobait dans ses limites les vallées qui, à partir de la cime des Pyrénées, du côté de la France, s'étendent jusqu'à l'Océan, savoir : le territoire de Labourd, les vallées de Cize, de Baïgorry, d'Ossès, d'Arberoue, qui sont à la Navarre, mais que possèdent nos rois (de France); aussi la vallée de Bastan, jusqu'au milieu du pont de Belat, *usque in medio portu Belat*, et la vallée de Lerin, appendices du même royaume, maintenant possédées par le roi d'Espagne. L'acte y ajoute aussi la terre d'Ernani, la ville de Saint-Sébastien de Pusico. Cette description de limites fut confirmée presque dans les mêmes termes par deux rescrits des papes Urbain II et Pascal II. Mais, en 1194, le pape Célestin III reconnut et



confirma les possessions dudit diocèse, selon leurs dénominations communes : Labourd (*Laburdi*), Arberoue (*Arberoa*), Ossès (*Orsais*), Bas'tan (*Bastan*), Lerin (*Lerin*), Lesseca (*Lesseca*), et la vallée d'Oyarzun jusqu'à Saint-Sébastien (*et vallem quæ dicitur Oyarzu usque ad sanctum Sebastianum*). De ces termes, il est permis d'inférer que les territoires d'Ernani et de Saint-Sébastien, que l'évêque Arsius comprenait dans son diocèse, furent usurpés par l'évêché de Calahorra dont ils dépendent aujourd'hui. Mais, au temps de Célestin, tout le restant appartenait à l'évêché de Bayonne.

Durant les siècles postérieurs, les évêques de Bayonne gardèrent, sans contestation, leur autorité sur ces territoires. Aussi est-il dit, dans les actes du concile de Constance, que le diocèse dont s'agit s'étendait dans trois royaumes, savoir : la France à raison de Bayonne et du pays de Labourd; la Navarre à cause des vallées de Cize, de Baïgorry, d'Ossès, d'Arberoue, de Bastan et de Lerin; la Castille pour le territoire compris entre la Bidassoa et Saint-Sébastien. Nous dirons plus bas pourquoi ces localités furent démembrées de la France, et ajoutées aux royaumes de Navarre et de Castille. Finalement, cet évêché perdit le territoire compris entre Fontarabie et Saint-Sébastien, en vertu d'un rescrit de Pie V. En 1565, et alors que l'hérésie était puissante dans les terres voisines appartenant à la France, ce pape accorda à Philippe II, roi d'Espagne, que l'évêque de Pampelune exercerait la juridiction sur ces contrées, comme délégué du Saint-Siège Apostolique, ledit rescrit réservant à l'évêque et à l'église de Bayonne les dîmes qu'ils possédaient là. C'est pourquoi il y a de très fortes raisons de suspecter le diplôme de Sanche le Grand publié par Sandoval, qui délimite l'évêché de Pampelune, et le circonscrit exactement entre la Croix ou Chapelle de Carlos, et aussi ledit Port de Belat, ce qui concorde avec le dire d'Arsius. Mais ensuite, dans la mention des autres vallées du Guipuzcoa soumises à l'évêque de Pampelune, sont ajoutés, contrairement à l'ordre alors établi, les trois noms de *Lerin*, *Oyarcun*, et *flumen Vidaso*, qu'on pourrait croire ne pas être dans l'original.

Nul ne s'étonnera de cette ancienne situation en lisant la description de ces lieux faite par l'espagnol Garibay, écrivain diligent, très renommé, et natif de ce pays. Le Guipuzcoa, dit-il, se divise en trois territoires. Celui que baigne la Deva est fameux à raison de diverses villes, savoir : Mondragon, Oñate, Vergara, Placencia, Deva, et Matricó au bord de l'Océan. Le second, dont les forges sont célèbres, est baigné par la rivière de l'Urola, et possède plusieurs villes notables, dont une appelée Zumaya, sise à l'embouchure du fleuve, est ennoblie par les



flots de l'Océan. Le troisième territoire est connu par la montagne dite vulgairement de San-Adrian, et par la rivière de l'Oria, qui traverse les localités de Segura, Vilafranca et Alegria, et perd son nom en tombant dans l'Araxes. Leurs eaux confondues roulent jusqu'à l'insigne ville de Tolosa, et de là à San-Nicolas de Orio, où elles tombent dans l'Océan. Après l'embouchure de l'Araxes, se trouve la ville de Saint-Sébastien, célèbre par son port, arrosée par la rivière l'Urumea, qui vient des montagnes de Navarre, et traverse d'abord le territoire d'Ernani. Là, comme l'atteste Garibay, le terrain est en retrait jusqu'à la France. Il est ensuite traversé par la rivière de Lezo, qui naît sur les confins de la Navarre, traverse la vallée d'Oyarzun, le bourg de Renteria, passe entre deux autres bourgs appelés vulgairement *Los Passages*, et tombe dans la mer. Ceux-ci, avec le village de Lezo, entourent le port renommé où les navires trouvent en tout temps un abri sûr. — A la distance de huit mille pas se trouve, le long de la mer, la ville de Fontarabie, baignée par la Bidassoa, qui naît dans les Pyrénées, à la montagne de Belat. Comme nous l'avons dit, ce fleuve court à travers la vallée de Bastan, baigne les ruines du château de Behobia, puis le bourg d'Irun, et sépare désormais la France de l'Espagne.

Ainsi, nous savons, par le témoignage de Garibay, que la région comprise entre Ernani et Saint-Sébastien se courbe vers la France, comme pour s'unir à son propre corps. De la situation des lieux, on peut conclure que cette contrée appartenait autrefois à la Gaule. Ceci concorde en outre avec les anciennes limites du diocèse de Bayonne, car nous montrerons, dans le chapitre suivant, que l'organisation des anciens diocèses fut réglée d'après l'ordre civil. Cette différence de limites persistait encore il y a cinq cents ans, de sorte que la frontière de Guipuscoa ne dépassait pas Saint-Sébastien. Nous possédons de plus des titres du Vœu de San-Millan, où des redevances sont imposées à certaines provinces d'Espagne en faveur de Saint-Jacques, à raison de la victoire remportée sur les Maures par le roi Ramiro, fortifié de la présence de cet apôtre. Il est vrai que l'érudit Sandoval, évêque de Pampelune, révoque en doute l'authenticité de ces titres; mais il ne nie pas qu'ils aient été écrits cinq cents ans avant lui. On y voit que la province de Guipuscoa est bornée d'un côté par la ville de Saint-Sébastien, et de l'autre par cours de la Deva qui sépare cette province de la Biscaye : *De ipsa Deva usque ad Sanctum Sebastianum, id est tota Ipuscoa*. Arsius attribue aussi Saint-Sébastien au Guipuscoa, en l'appelant *Sanctum Sebastianum de Pusico*.

Recherchons maintenant avec soin si ces limites de la Gaule et de



l'Espagne coïncident avec les descriptions fournies par les géographes de l'antiquité. Par eux, nous savons avec certitude que le promontoire d'Oeaso s'avancait dans l'Océan, de façon que, d'après Strabon, Pline et Ptolémée, la cité et le promontoire d'Oeaso se trouvaient chez les Vascons, peuple d'Espagne. On trouve dans Strabon *Urbs Idanusa* (Οἰδασούνα, Ὀιδάνουσα, Ἰδασούνα); mais Casaubon observe à bon droit qu'il faut lire dans les manuscrits *Oeaso* (οἰασσά), appelé *Olarso* par Pline. Notez, en outre, que Ptolémée place d'abord la cité d'Oeaso à 45° 6' de latitude. A partir dudit promontoire, et à 45° 50' de latitude, Ptolémée indique l'embouchure du cours d'eau appelé Menlascus (1), sise à 45° de latitude d'Oeaso. Il est donc très clair que l'embouchure du Menlascus se confond avec celle de l'Oria ou Araxes, comme l'a remarqué Ortelius. Ainsi, le village de San-Nicolas de Orio représente l'antique cité d'Oeaso, car il n'est pas situé à l'embouchure même de l'Araxes, mais un peu plus loin, comme le dit Garibay. Ceci concorde bien avec Ptolémée, qui place l'embouchure du Menlascus au 44<sup>e</sup> degré, et la cité d'Oeaso aussi au 45<sup>e</sup>, mais en ajoutant six minutes, ce qui est bien la distance entre le petit fleuve et la ville, qui pourtant est baignée par ce cours d'eau. Mais on ne peut douter que le promontoire pyrénéen appartint à cet espace d'un demi degré et un peu plus, en allant vers Saint-Sébastien, car là s'allongent jusqu'à l'Océan les hautes et abruptes montagnes dont parle Garibay. C'est pourquoi nous affirmons que le Magrada de Mela est le même que le Menlascus, c'est-à-dire l'Araxes, appelé ordinairement Oria dans les cartes géographiques. Mais Oria est une mauvaise dénomination, car l'Oria, affluent de l'Araxes, prend son nom aux environs de Tolosa, qui est l'Iturisa de Mela, comme San-Nicolas de Orio est la cité d'Oeaso. *Deva Tritium Tobolicum attingit, deinde Iturissam, et Oeasonem promontorium*. Mais cet auteur s'écarte ici de Strabon, de Pline et de Ptolémée, car il donne aux Vardules le promontoire pyrénéen, que les autres géographes placent à Oeaso, chez les Vascons. Voici, en effet, comment Mela s'exprime ensuite : *Varduli una gens hinc ad Pyrenaei iugi promontorium claudit Hispanias*. Ce passage est obscur, et certainement corrompu. Pour le concilier avec les descriptions fournies par les autres auteurs, il faut le corriger ainsi : *Varduli una gens ad Pyrenaei iugi promontorium pertinens, quod claudit Hispa-*

(1) Μελλάσκου (var. Μεηλάκου) ποταμου ἐκβολαι αἰ' μδ'. PTOLEM., *Geogr.* I, II, c. vi, § 9. Ce passage n'est pas dans tous les anciens manuscrits de Ptolémée.



*nias*. Celui qui voudrait se limiter au texte de Mela ne tiendrait, en effet, aucun compte du témoignage des autres auteurs.

De ceci, il résulte clairement que le nom d'Oeaso n'est pas applicable à Fontarabie, comme le veulent Gomez, Florian, et bien d'autres, et cela par la raison capitale que, d'après Ptolémée, le cours d'eau du Menlascus se trouve avant le promontoire et la cité, tandis que le contraire a lieu, eu égard à la situation de Fontarabie. Ce texte ne s'adapte pas non plus au lieu d'Oyarzun, qu'Arias Montanus, Clusius, et Luis Nuñez, identifient avec l'Olarso de Plinie, à cause de l'analogie des noms. Ce n'est pas tout. Oeaso était une cité maritime, et il n'en est pas ainsi d'Oyarzun, localité sise dans les terres et parmi les montagnes, à cinq mille pas de la mer, sans que le cours d'eau du Lezo permette aux embarcations d'y arriver.

Ne confondons pas davantage Oeaso avec Saint-Sébastien, comme l'ont fait les savants dont j'ai pourtant suivi l'opinion. En effet, d'après la bonne doctrine exposée dans ce chapitre, le promontoire confine à cette localité, et c'est là que commence la Gaule. Or, cela ne saurait s'appliquer à la cité d'Oeaso, après laquelle se trouvaient le Menlascus, et ensuite le promontoire. S'il était permis de modifier cet ordre de Ptolémée, de placer la cité d'Oeaso sur ce cours d'eau et à la limite de l'Espagne, nous y consentirions bien volontiers. Nous attribuerions le nom d'Oeaso à Saint-Sébastien, et celui de Menlascus à l'Urrumea. Mais, désirant les identifier véritablement, nous disons, forts de la description de Ptolémée, que Bidassoa, Fontarabie, Saint-Sébastien et Urrumea, ne représentent, ni le cours d'eau du Menlascus, ni la cité d'Oeaso. On peut donc affirmer avec confiance qu'à raison de la disposition de l'Empire Romain, les Espagnes finissent au promontoire Oeaso qui touche à Saint-Sébastien. Cela concorde fort bien avec ce que nous avons dit au commencement de ce chapitre, concernant les limites de la Gaule à cet aspect.

En *mcclxx*, les Français jouissaient de cette délimitation, comme il appert de la déclaration bien étudiée et bien comprise de Roger Hoveden. Dans la dernière partie de ses Annales, cet auteur s'attache à décrire la frontière des royaumes du côté de la mer. Il établit les limites du Port de Huviars jusqu'à la portion du Guipuscoa que possédaient alors les rois de Castille en attendant d'avoir le reste. Huviars est le Port montueux sis dans le territoire d'Oyarzun. Au village et territoire d'Ernani, où commence le Guipuscoa, le faite des montagnes formait la limite de la France. *Terra Regis Navarræ*, dit Roger, *incipit a portu de Huviarz, et protenditur usque ad aquam, quæ*



*dicitur Castre, quæ dividit terram Regis Navarræ a terra Regis Castellæ.* Et il ne faut pas croire que Roger ne tienne aucun compte du territoire qui s'étend depuis la Bidassoa jusqu'aux montagnes d'Oyarzun. Le contraire résulte d'un passage antérieur, relatif aux limites du duché d'Aquitaine, que l'auteur étend *usque ad portum, qui dicitur Huarz, qui dividit terras comitis de Baiona a terra Regis Navarræ.* La possession de ce Port fut ensuite perdue, quand les Guipuscoans, conjurés contre Sancho, roi de Navarre et dernier du nom, entraînèrent avec eux, grâce à l'appât du commerce, les habitants de cette partie de la France, et se donnèrent, en 1200, à Alphonse IX, roi de Castille. Pour maintenir sa domination, ce prince, entre autres choses, octroya à Fontarabie les privilèges du for ou statut de Jacca; et pour parler comme l'érudit Oihenart, il voulut assigner, comme terme et limite du territoire, le cours d'eau d'Oyarzun et la Bidassoa, la montagne de Pennadaya et les villages de Lessaca, Belsa, et Irúnuranzu. A cette fin, il expédia des lettres de Palencia, en date des calendes de mai.

Nous croyons pouvoir ajouter aussi que les limites de la Gaule jusqu'à cette partie dont nous parlons dans le chapitre précédent (1) n'ont pas changé jusqu'à l'heure présente, bien qu'aujourd'hui cette ancienne possession du roi de France se trouve dans le royaume de Navarre. Aux raisons déjà données à ce sujet, nous ajouterons l'autorité de la charte d'Arsius, évêque de Bayonne, où il est dit que la vallée de Cize, jusqu'à la Croix de Charles, appartenait à ce diocèse. La chose est confirmée par le témoignage du roi Sancho le Grand qui, dans le diplôme imprimé par Sandoval, fixe la limite de l'évêché de Pampe-lune *in capella Sancti Salvatoris Caroli Magni*, chapelle sise au faite des Pyrénées, et dite aujourd'hui de Saint-Sauveur d'Ivaineta (Ibañeta). Cette même limite persistait au temps des ducs d'Aquitaine, comme l'atteste Hugues de Poitiers, dans la Chronique de Vezelay, quand il dit que, par son mariage avec Eléonore (d'Aquitaine), Louis le Jeune acquit *Aquitaniam, Guasconiam, Bascloniam et Navarriam usque ad montes Pyrenæos et usque ad Crucem Caroli*. Sur les plus hautes cimes, où se trouve la Croix de Charles, sont les Ports appelés de Cize, où Richard, roi d'Angleterre, après avoir châtié les vicomtes de Dax et de Bayonne, et après leur avoir enlevé leurs cités, conduisit son armée jusqu'à leurs limites, *usque ad portas Sizaræ, quæ nunc portæ Hispanicæ dicuntur*, comme dit Roger Hoveden.

(1) MARCA, *Marca Hispanica*, l. 1, c. xiii.



Ce Port, dit de Cize, est situé au commencement de la vallée, dans les limites de l'ancienne vicomté de Bayonne. Guillaume de Nangis en fait le *portus Cysereus*, dans le passage où il est dit que Philippe III, roi de France, voulant maintenir les Navarrais sous l'autorité de sa parente, la jeune reine Jeanne, arriva avec une grande armée jusqu'à Sauveterre, dans le fief de Gaston de Béarn : *in extremis partibus regni sui, prope portus Cysereos*. La souveraineté de la région qui commence au Port de Cize et embrasse les vallées de Baïgorry, Ossès, Arberoue, Bastan et Lerin, ainsi que le pays de Mixe et quelques autres lieux circonvoisins, fut transféré aux rois de Navarre après l'année 1200, en vertu de conventions conclues avec les rois d'Angleterre, ducs d'Aquitaine, qui, sans doute, avaient réuni leurs forces pour s'opposer au roi de Castille, lequel s'était emparé du Guipuscoa, et menaçait la Gascogne, comme l'atteste Valsingham. Toujours est-il que le roi Thibault, comte de Champagne, possédait ces terres en 1234, comme le prouve un diplôme où ce prince confirme les privilèges de Saint-Jean-Pied-de-Port, ville sise au pied des Pyrénées (1).

Telle est la doctrine de Marca, très souvent combattue par le P. Risco, dont les raisons seront produites et rigoureusement contrôlées, ainsi que celles de son adversaire, dans les paragraphes suivants.

§ VII. DEPUIS LA CONQUÊTE ROMAINE, L'ESPAGNE S'ÉTENDAIT, LE LONG DE LA MER, JUSQU'AU CABO DEL HIGUER, OU SE TROUVE AUJOURD'HUI LA VILLE DE FONTARABIE.

J'ai déjà indiqué plus haut les limites générales de l'Espagne et de la Gaule à l'époque romaine. Le lecteur se souvient notamment des textes si clairs et si précis de Silius Italicus et de Pline, qui fixent ces limites à la chaîne des Pyrénées. Pourtant Marca arrête la frontière orientale de la Vasconie maritime aux montagnes sises au couchant de

(1) Marca, *Marca Hispanica*, l. I, c. XIV.



Saint-Sébastien. Mais ceci est en opposition formelle avec les géographes anciens déjà cités. Pour Strabon, les Pyrénées commencent au Cap Creuz et se prolongent jusqu'au Cabo del Higuer, où se trouve la petite ville de Fontarabie. Telle est aussi l'opinion d'Agathémère et de Pline. Il faut donc chercher, vers l'Occident, le Promontoire pyrénéen à l'extrémité de la chaîne de montagnes, c'est-à-dire au mont Jaizquivel qui domine Fontarabie. Ainsi, la portion du littoral comprise entre ce lieu et Saint-Sébastien appartenait à l'Espagne romaine.

Cela est si vrai, qu'aucun des géographes anciens qui ont décrit l'Aquitaine, pays contigu à la Vasconie, ne donne au premier de ces pays ni le promontoire en question, ni les tout petits fleuves côtiers réclamés par Marca au profit de la Gaule. Le premier cours d'eau que les géographes anciens attribuent à l'Aquitaine est l'Adour, fleuve qui débouchait dans le pays des *Tarbelli*. Voyez plutôt Ptolémée :

L'Aquitaine (Ἀκουιτανία) est bornée au couchant par l'Océan Aquitanique (Ἀκουιτανίῳ Ὠκεανῷ) et les portions de son littoral se développent dans l'ordre suivant : Après Oeaso (Οἶασσῶ), le Promontoire des Pyrénées (ἄκροτήριον τῆς Πυρήνης) qui est placé à 15° — 45°, 50.

Les bouches du fleuve Adour (Ἀτούριος ποταμοῦ ἐκβολαί), 16°, 45' — 44°, 30' (1).

De même, Marcien d'Héraclée, dans sa description de l'Aquitaine, commence par les bouches de l'Adour :

Oeaso, promontoire des Pyrénées (Ἀπὸ τοῦ Οἶασσῶ ἄκροτηρίου τῆς Πυρήνης), viennent les bouches du fleuve Adour (Ἀτούριος), qui n'ont pas plus de 1,250 stades, ni moins de 787 (2).

Cela suffirait à montrer combien Marca a tort de reculer jusqu'à Saint-Sébastien les limites des *Tarbelli*. Mais il existe

(1) PTOLEM., *Geogr.*, l. II, c. vii.

(2) MARCIAN. HERACL., *Peripl.*, l. II, c. xx.



d'autres preuves. Strabon, comparant l'Espagne et la Gaule, dit que toutes deux sont de largeur inégale, et qu'elles se rétrécissent grandement dans le voisinage des Pyrénées, à cause des golfes produits d'un côté par la Méditerranée, et de l'autre par l'Océan. Du côté de l'Aquitaine, c'est le golfe dont parle Lucain (1).

Dans sa description du littoral de la Gaule, Pomponius Mela atteste que « le littoral, d'abord dépourvu de caps, se prolongeant dans la mer, se porte bientôt vers l'Occident, en décrivant une grande courbe, et en s'avancant vers le pays des Cantabres, presque autant que recule la côte de l'Espagne (2). » Or, ce retrait de la côte atteint précisément son maximum à Fontarabie, du côté de l'Océan, comme au Cap Creuz du côté de la Méditerranée. Ainsi se trouve formé ce que certains géographes contemporains appellent l'isthme des Pyrénées.

Les témoignages des auteurs anciens ne laissent donc aucun doute sur la situation du Promontoire Oeaso. Le P. Risco, qui avait soigneusement exploré Fontarabie et ses environs; en 1778, considère le problème comme entièrement résolu. Moi-même, j'ai visité plusieurs fois ces localités, et je partage absolument l'opinion du docte moine. Le pays des *Tarbelli*, peuple aquitain, finissait, et l'Espagne romaine commençait, à la limite actuelle du dernier des trois districts de la province de Guipuzcoa. Là se trouve, au bord de la mer, un mont très élevé, que les gens du pays appellent Jaizquivel. Ce mont s'étend sur un espace de trois lieues navarraises. Il part de la Peña de Arando, et se dirige par le Port del Passage jusqu'au Cabo ou Punta del Higuer, pro-

(1)

Tunc rura Nemetis

Qui tenet et ripas Aturi, qua littore curvo

Molliter admissum claudit Tarbellicus aequor.

LUCAN., *Phars.*, l. I, v. 419-21.

(2) POMP. MELA, *De situ orbis*, l. III, c. II.



che de Fontarabie. Tout d'abord, le Jaizquivel se dresse en ligne droite vers le levant. Mais, à partir de la moitié de sa longueur, il commence à s'infléchir vers le nord-est et continue jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au cap qui s'avance dans la mer, et qu'on désigne aussi sous le nom de Cabo Cantábrico. Voilà bien le promontoire dont parlent les géographes de l'antiquité. Notez d'ailleurs que le Jaizquivel fait partie des Pyrénées proprement dites, c'est-à-dire de la chaîne de montagnes qui, partant du cap Creuz dans la Méditerranée, se prolonge à l'Ouest jusqu'à l'Océan. Au reste, le P. Risco, que je suis à la trace, ne fait ici qu'adopter la doctrine d'un érudit plus ancien, Florian Ocampo.

Le mont Jaizquivel est, en effet, le seul auquel s'adaptent les indications des géographes de l'antiquité, concernant le promontoire Oeaso. Ces auteurs indiquent aussi les Pyrénées proprement dites, en d'autres termes la chaîne qui se prolonge de l'Est à l'Ouest, de la Méditerranée à l'Océan, comme la limite de l'Espagne et de la Gaule sous la domination romaine.

Ainsi, comme nous l'avons déjà vu, Marcien d'Héraclée, commençant sa description de l'Aquitaine au promontoire Oeaso, pour remonter ensuite vers le Nord, aux bouches de l'Adour, enlève par cela même à l'Aquitaine, et attribue à l'Espagne, le promontoire dont s'agit (1). Strabon est encore plus précis, quand il décrit la partie septentrionale de l'Espagne (2). « A l'Occident, depuis ce cap (le cap Sacré) jusqu'au cap Nerium, près des Artabres, dans une direction à peu près parallèle aux Pyrénées; au Nord, depuis le cap Nerium jusqu'à l'extrémité septentrionale de ces mêmes montagnes. » Ainsi, les textes de ces deux géographes ne permettent pas de douter que le promontoire séparant l'Espagne et la Gaule appartenait aux Pyrénées proprement dites, à la

(1) MARC. HERACL., *Peripl.*, l. III, c. xx.

(2) STRAB., *Geogr.*, l. III, c. 1.



chaîne qui part de là pour aboutir au *promontorium Veneris*, dans la Méditerranée. Cette montagne, qui s'avancait dans l'Océan, était une limite nette et précise. Elle dominait la mer cantabrique, et formait au Nord le point terminal des Pyrénées. Or, il suffit de considérer le Jaizquivel, et même de jeter les yeux sur une bonne carte, pour voir que ce mont réunit, et réunit seul, les conditions qui permettent de retrouver en lui le promontoire Oeaso. Le Jaizquivel est, en effet, la plus haute des montagnes de cette portion du littoral. Il se rattache aux Pyrénées proprement dites par la vallée d'Oyarzun, qui est le *Vasconum saltus* de Pline (1). Le mont dont s'agit forme un cap qui s'avance assez loin dans la mer, et qui est aujourd'hui représenté par la Punta del Higuer. Ce promontoire est directement opposé au Cap Creuz, qui se trouve à l'autre bout des Pyrénées et de la partie septentrionale de l'Espagne. Après lui, on ne trouve aucune montagne contiguë à l'Océan. Nous avons donc bien retrouvé le promontoire Oeaso.

Il me semble bien résulter de toutes les considérations qui précèdent :

1° Que, de l'avis unanime, le mont Jaizquivel fait partie des Pyrénées;

2° Que, non seulement ce mont forme l'extrémité de la chaîne, mais qu'il en constitue l'extrémité septentrionale;

3° Que le promontoire Oeaso est placé par les anciens géographes tout au bout des Pyrénées, ce que confirme d'ailleurs un autre passage de Marcien d'Héraclée : « Donc, le périples de l'Ibérie, du côté de l'Océan oriental et septentrional, s'étend depuis le mont Calpé et les Colonnes d'Hercule jusqu'aux monts Pyrénées, et à son extrémité nord appelée Oeaso (2). »

De ces trois propositions, le P. Risco met en forme,

(1) PLIN., *Nat. Hist.*, l. IV, c. XX.

(2) MARCIAN. HERACL., *Peripl.*, l. II, c. IV et XVI.



selon les règles de la logique, les deux raisonnements que voici :

I. Le mont Jaizquivel forme l'extrémité nord des Pyrénées. — Cette extrémité est le promontoire Oeaso. — Donc le mont Jaizquivel est le promontoire Oeaso.

II. Le mont situé au couchant de Saint-Sébastien n'est pas l'extrémité septentrionale des Pyrénées. — Donc on ne doit pas non plus le considérer comme le promontoire Oeaso, ou la limite de l'Espagne (1).

§ VII. — DU TERRITOIRE DÉSIGNÉ A DIFFÉRENTES ÉPOQUES SOUS LE NOM D'OYARZUN. — PRINCIPALES LOCALITÉS DE LA VALLÉE D'OYARZUN. — CONSERVATION DU NOM D'OYARZUN A LA PARTIE DU LITTORAL CONTIGUE A LA VALLÉE.

La province de Guipuzcoa se divisait en trois districts, dont le dernier, celui de Certanes, s'étendait depuis la Peña Orada ou Port de San-Adrian jusqu'au petit fleuve côtier de la Bidassoa inclusivement. Là se trouve une charmante vallée, que je connais parfaitement. Depuis des temps très anciens, elle porte le nom d'*Oyarzun*, diversement écrit dans les vieux textes. Les gens du pays le prononcent de quatre façons : *Olarso*, *Iarso*, *Olarzu*, *Oyarzun*. D'après Oihenart, cela signifie, en basque, campagne boisée ou inculte. La chose est encore vraie pour une bonne partie du sol, représentée par des bois, des pâturages, et des plantations de pommiers. Voilà pourquoi Pline nommait déjà cette vallée *Saltus Olarso*. Or, selon Festus, le mot *saltus* désigne un territoire en partie cultivé, et boisé pour le reste. Telle est précisément la vallée d'Oyarzun, où le bois de fuste abondait jadis, à ce point que le seul bourg de Renteria possédait vingt-neuf navi-

(1) Rasco, *La Vasconia*, 138-47.



res construits avec les arbres abattus sur les montagnes de sa circonscription.

Mais le nom d'Oyarzun ne désigne plus aujourd'hui un territoire aussi vaste qu'autrefois. Voici la description que nous en trouvons dans les Fueros de Guipuzcoa : « *Oyarzun*, vallée et grand territoire (*poblacion*) de la Province, située à une lieue des limites du royaume de France, et à même distance de celui de Navarre, au pied de la montagne ou promontoire appelé anciennement *Olarso* par les plus célèbres cosmographes, lesquels, peu versés dans la prononciation des mots basques, auront probablement changé en L la lettre I qui se trouve dans *Oiarzun*. On y distingue trois sections (*barrios*) appelés Elizalde, Alcibar, Iturrioz. Jadis, il y en avait quatre, avec celui d'Oreteta, qui se sépara des autres en 1520, et devint la ville appelée Villanueva de Oyarzun et Renteria. » C'est bien la preuve que, plus tard, l'appellation d'Oyarzun s'est trouvée réduite aux trois districts susnommés, à l'exclusion de Fontarabie, d'Irun, et de Renteria. Voilà certainement pourquoi Oihenart place ladite vallée à deux lieues de Fontarabie.

Mais, pour se faire une idée précise de cette portion de la frontière d'Espagne, il convient de remarquer que cette restriction de la vallée ne commence qu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Au temps de la domination romaine, le territoire compris entre le cours de la Bidassoa et Saint-Sébastien portait le nom d'Oeaso, Iarso ou Olarso, ce qui prouve à suffisance l'extension de la cité et celle du promontoire. Celui-ci est aujourd'hui représenté par le mont Jaizquivel, qui va depuis le Cabo del Higuer jusqu'au Port de Passage. Ainsi, l'espace compris entre l'emplacement de Fontarabie et ledit port s'appelait Oeaso ou Oiaso. Toute la portion du pays des Vascons située près dudit promontoire se nommait Olarso ou *Littus Iarsonis*, comme on voit dans Pline et Martianus Capella. La désignation se maintint jusqu'aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, sans



que le plus léger indice permette de croire qu'auparavant le territoire dont s'agit ait subi la moindre restriction. Dans la pièce, d'ailleurs fort suspecte, où il délimite l'évêché de Pampelune, Sancho le Grand, roi de Navarre, ne place sur cette partie de la côte que la vallée d'Oyarzun, englobant sous cette appellation tout le territoire qui s'étend jusqu'à la Bidassoa. Il en est de même de la bulle où le pape Célestin III décrit l'évêché de Bayonne en 1194, et où il s'exprime ainsi, après avoir dit que le Labourd s'étend jusqu'à la Bidassoa : *Vallem quæ dicitur Olarzu usque ad Sanctum Sebastianum*. Ce passage présente donc Fontarabie et Irun comme faisant alors partie de la vallée d'Oyarzun.

Mais, aux premières années du xiii<sup>e</sup> siècle, commence déjà le démembrement de ce territoire. En 1203, les gens de Fontarabie sont appelés à jouir des fueros de Saint-Sébastien. C'est pourquoi on désigne désormais les autres bourgs de la vallée sous le nom de Terre ou Conseil d'Oyarzun. Au xiv<sup>e</sup> siècle, ces bourgs étaient, comme j'ai dit, au nombre de quatre : Oreteta ou Renteria, chef-lieu, Iturrioz, Elizalde, et Alcibar. Sous le nom de Villanueva de Oyarso, Oreteta devint une ville, en vertu d'un privilège concédé par le roi Alonso le Justicier. Ce prince accorda aussi aux habitants de la vallée le droit de se protéger par des murailles et des tours contre les incursions des Gascons, Navarrais et Guipuzcoans. Tout cela est consigné dans une charte que le roi expédia lui-même, pour tenir lieu de l'instrument du privilège supprimé par des mécontents. Nous y lisons que le Conseil de Villanueva possèdera, comme la ville de Saint-Sébastien, un sceau particulier, qu'il aura son prévôt, ses alcaldes et autres officiers. Ceci montre clairement que la Terre d'Oyarzun se limitait alors aux quatre bourgs dont Villanueva était le chef-lieu, avec exclusion de Fontarabie, déjà pourvue de privilèges particuliers par le roi Alonso le Noble et sa femme Léonor.



Nouvelle restriction de la vallée sous le règne de Juan II. A cette époque, les trois bourgs dépendants de Villanueva représentèrent au roi combien il leur était préjudiciable de n'avoir ni alcaldes, ni juges particuliers, et d'être soumis à ceux du chef-lieu. Aussi, Juan II leur accorda-t-il, l'an 1453, d'avoir chacun son conseil, son prévôt, ses officiers et alcaldes. Ce privilège fut confirmé en 1491 par le roi Fernando dit le Catholique. Après plusieurs procès, les trois bourgs se séparèrent de la vallée, dont la nouvelle délimitation fut faite, en 1494, par le licencié Juan Garcia Cobaco. Ainsi, la vallée d'Oyarzun perdit les trois sections constituant Villanueva. Pour éviter toute équivoque, cette ville reprit alors son ancien nom de Renteria.

Les principales villes et bourgs importants de la vallée d'Oyarzun, lors de sa plus grande extension sont Fontarabie, Irun, Renteria et Oyarzun. Certains écrivains présentent Fontarabie comme l'ancienne cité d'Oeaso mentionnée par les géographes de l'antiquité, et sise sur les confins de l'Espagne et de la Gaule, au bord de la mer Cantabrique. D'autres auteurs prétendent que cette ville a une origine Visigothique, et ils en attribuent la fondation les uns à Récarède, les autres à Suinthila. Mais cette doctrine a contre elle le passage où Ptolémée place la cité d'Oeaso avant le promontoire du même nom, et au couchant de celui-ci. Or, Fontarabie se trouve au levant. Quant à la prétendue fondation de Fontarabie, soit par Récarède, soit par Suinthila, rois des Visigoths, ce sont là de pures inventions d'écrivains modernes. Il n'y a pas lieu d'accepter non plus les dires de ceux qui prétendent que le roi Wamba bâtit la seconde muraille de Fontarabie. Cela vient uniquement de l'habitude qu'avaient les gens de cette ville de désigner sous le nom de roi Wamba un cube de maçonnerie tourné du côté de la France. La vérité est que l'origine de Fontarabie est inconnue. Cette ville est mentionnée sous le nom d'Undarribia, dans un pri-



vilège concédé par Sancho le Sage, roi de Navarre : *Etiam terminum dono ad populatores de Sancto Sebastiano et de Undarribia usque ad Oriam, et a Renga usque ad Sanchum Martinum de Arano*. Le roi Sancho le Fort fortifia Fontarabie contre les ducs d'Aquitaine, qui étaient alors les rois d'Angleterre. Cette ville formait un des boulevards du royaume de Navarre du côté de la France, et ses habitants rendirent de grands services à leurs princes.

Irun ou Uranzu est situé sur la Bidassoa. Le docteur Francisco de Gainza, a écrit l'histoire de cette petite ville. Sous l'influence du patriotisme de clocher, Gainza confond Irun avec l'ancienne d'Iturisa, de même, qu'il prétend retrouver le promontoire Oeaso dans la Peña de Aya. Mais les géographes de l'antiquité attestent clairement que le promontoire Oeaso s'allongeait dans l'Océan, et qu'Iturisa se trouvait dans les terres, entre Pampelune et *Summo Pyrenaeo*.

Oyarzun est placé au pied du mont Jaizquivel qui, nous le savons, formait sur ce point la limite de l'Espagne. Certains auteurs, et notamment Clusius, Arias Montanus et Luis Nuñez, se sont prévalus de la situation de cette petite ville et de l'analogie de son nom avec *Oiaso*, *Iarso*, *Olarso* et *Oiarso*, pour affirmer qu'elle correspond à l'ancienne cité d'Oeaso. Mais Marca fait observer que Strabon place ladite cité au bord de l'Océan, tandis qu'Oyarzun se trouve au moins à cinq mille pas dans les terres, sans qu'il soit possible aux barques de remonter jusque-là la rivière de Lezo. Mais je reviendrai là-dessus un peu plus bas.

Renteria, autre localité de la vallée d'Oyarzun, se trouve aussi sur la rivière de Lezo. Elle se nommait d'abord Oreteta. Mais, en 1520, elle fut élevée au rang de ville sous le nom de Villanueva de Oyarzo, qu'elle garda jusqu'à la séparation des trois bourgs dont j'ai déjà parlé. Elle eut grandement à souffrir de la part des Français en 1476, 1512 et 1638.



Et ce n'est pas seulement la vallée d'Oyarzun, dont le nom rappelle très visiblement celui qu'elle portait au temps des Romains. Le Port du Passage s'appelait jadis *Puerto de Oyarzo* ou *Oyarzun*. La première de ces deux formes se trouve dans un privilège octroyé par le roi Alonso à la ville de Renteria (1). La seconde est écrite dans un autre privilège du roi Enrique II en faveur de Saint-Sébastien : *puerto que dicen de Oyarzun* (2).

Le promontoire qui commence à ce port, et qui se dirige vers Fontarabie, a conservé aussi le nom d'Olarso, employé par Pline dans sa description de cette partie de la côte. Les gens du pays le nomment Jaizquivel. Mais cette appellation n'est pas la plus ancienne, et d'ailleurs elle n'a pas complètement supprimé celle de l'époque romaine. Dans cette même portion de l'Espagne, on dit indifféremment : *Olite*, ou mieux *Oligiti* et *Iriberrri* (ville neuve); Pampelune, ou *Iruna*; Fontarabie, ou *Ondarribia* et *Undarribia* (3). Ainsi, les antiques appellations persistent à côté des nouvelles. Il en a été de même pour le Jaizquivel. Cette montagne, dit Mariana, « est environnée de tous côtés par la mer, sauf la portion qui la rattache aux Pyrénées, dont la chaîne s'étend de l'une à l'autre mer, et se termine par deux promontoires. Celui de l'Océan se nomme Olarso (*Olarso*), près de Fontarabie. Celui de la Méditerranée s'appelait promontoire de Vénus, parce que cette déesse y avait un temple. Maintenant que la religion a changé, on le nomme Cabo de Cruces » ou cap Creuz. Ainsi, du temps de Mariana, on appelait encore Olarso le promontoire qui termine la chaîne des Pyrénées à l'ouest. Les fueros de Guipuzcoa, titre I, emploient les deux mêmes termes en décrivant la situation de cette province. La partie maritime, y est-il dit, se prolonge

(1) RISCO, *La Vasconia*, 152.

(2) *Id.* *Ibid.*, 152.

(3) MARIANA, *Hist.*, l. I, c. II.



encore de neuf lieues à partir « du promontoire Olarso ou mont Jaizquivel jusqu'à la juridiction d'Ondorroa en Biscaye. »

Dans l'ancienne Oreteta, aujourd'hui Renteria, il est aussi resté trace du nom d'Oyarzo. Avant d'être érigée en ville en 1520, on l'appelait *Concejo de Oyarzo*. Elle devint alors *Villanueva de Oyarzo*. La même désignation s'applique à une ville de la vallée, *Oyarso* ou *Oyarzun*. C'est là que se trouvait la cité d'*Oeaso* ou *Oiaso*, que Ptolémée place près du promontoire. Par Oyarzun et Renteria, passe un cours d'eau appelé le Lezo par plusieurs historiens et géographes modernes, mais nommé *Oyarzun* et *Oyarzo* dans les anciens documents.

La persistance des noms d'*Oiaso*, *Olarso*, et *Jarso* dans la vallée et ses dépendances devait naturellement décider tous les érudits, sauf Marca, à concentrer toutes ces désignations sur un même terrain. Ainsi ont fait notamment Oihenart, Pierre Bertius et Baudrand. Marca seul s'est imposé cette tâche éminemment politique. Mais il n'a pas fait, cette fois, œuvre d'historien (1).

§ VIII. — EXAMEN DES DOCTRINES DE MARCA ET DU P. RISCO  
CONCERNANT LES PETITS FLEUVES CÔTIERS, LE MENLASCUS ET LE  
MAGRADA, AINSI QUE LA CITÉ D'OEARSO ET LE LITTORAL DE LA  
VASCONIE.

On n'a pas oublié que, pour donner à la Gaule la portion du littoral de l'Espagne qui s'étend de San-Nicolas de Orio à Saint-Sébastien, Marca identifie le cours d'eau le Menlascus, signalé par Ptolémée, avec celui du Magrada mentionné par Pomponius Méla. Il est vrai que cette doctrine, uniquement

(1) Risco, *La Vasconia*, 146-58.



formulée dans la *Marca Hispanica*, se trouve plus d'une fois en opposition avec celle que l'auteur avait déjà consignée dans son *Histoire de Béarn*. Mais quoi? Marca ne pouvait prévoir, en 1640, qu'il participerait, dix-neuf ans plus tard, à la rédaction du traité des Pyrénées. Le P. Risco, qui a plus d'esprit que la plupart des savants, explique cette variation par le fait, qu'à mesure qu'il avançait en âge, Marca sentait aussi progresser son dévouement au roi de France.

Ainsi, dans la plus récente et plus claire opinion du diplomate français, le Menlascus et le Magrada ne font qu'un. Ils sont, dit-il, représentés aujourd'hui par le cours d'eau nommé Orio dans les cartes géographiques, et qu'on devrait appeler Araxes. Je l'ai remonté de son embouchure à sa source, après avoir lu et relu ce qu'en disent les deux adversaires. Cela donnera peut-être quelque poids à mon opinion personnelle.

En identifiant le Menlascus et le Magrada, Marca se trouvait bien forcé d'accepter le texte des plus récentes éditions de Pomponius Mela dont les érudits disposaient à cette époque. Or, d'après ce géographe, le Magrada passait par les cités d'Iturisa et d'Oeaso. C'est pourquoi Marca prétend retrouver Iturisa dans la ville de Tolosa en Guipuzcoa, et et Oeaso dans le village de San-Nicolas de Orio, situés tous deux au bord de l'Araxes. Et comme il a de plus besoin du promontoire que Ptolémée place après la cité d'Oeaso, l'érudit français affirme que ce sont les montagnes qui s'étendent entre San-Nicolas de Orio et Saint-Sébastien, où commençait le pays des *Tarbelli*.

Mais, ainsi que le constate le P. Risco, l'opinion de Marca est absolument solitaire. Avant de donner à l'Espagne le littoral qui finit à l'embouchure de la Bidassoa ou Cabo del Higuer, tous les autres érudits et géographes n'ont discuté que sur l'identification du Menlascus et du Magrada, et sur l'emplacement de la cité d'Oeaso. Ils s'accordent, au contraire, pour désigner Fontarabie comme le point initial de la



limite de l'Espagne et de la Gaule. Pourtant, un homme peut bien avoir raison contre tout le monde. Voyons donc ce que dit Marca.

Et d'abord, quand il indentifie le Menlascus et le Magrada, cet érudit se couvre à tort de l'autorité d'Ortelius, qui d'ailleurs se trompe sur ce point. Mais Ortelius ne dit pas, comme d'autres auteurs, que le Menlascus et le Magrada ne font qu'un, et qu'ils sont aujourd'hui représentés par l'Araxes. C'est la Bidassoa qu'il désigne, laissant à l'Espagne la portion de littoral que lui enlève Marca. Oihenart est d'avis que, si les distances données par Ptolémée sont exactes, si les chiffres n'ont pas été corrompus, le Magrada de Melane peut correspondre qu'au Lezo ou à la Bidassoa (1). Toujours est-il que Marca seul identifie le Menlascus et la Magrada, représentés, dit-il, par l'Araxes ou Orio. Quant à Abraham Ortelius, l'auteur de la *Synonymia geographica*, article *Menlascus*, voici comment il s'exprime : *Menlascus Hispaniæ Tarraconensis fluvius : quem Pomponius Magrada vocat, censore Villanovano*. Certains pourraient induire de là que le sentiment de Marca est conforme à celui d'Ortelius, car il identifie d'une part le Menlascus et le Magrada, et de l'autre il donne l'Araxes comme leur représentant actuel. Mais ceci serait une équivoque. En réalité, ni Ortelius, ni Villeneuve ne sont de l'avis de Marca. Certainement, le premier croit que le Menlascus est le même que le Magrada. Mais il se sépare nettement de Marca, en affirmant qu'on le retrouve, non pas dans l'Araxes, mais dans la Bidassoa. Or, voilà précisément ce que conteste l'auteur de l'*Histoire de Béarn*. « Et pourtant ce n'est pas la rivière d'Vrumea qui coule près S. Sébastien comme écrit Garibai, mais encore la rivière de la Vidassoë qui coule près de Fonterabie, comme pensoit Ville-neuve (2). »

Ortelius, j'en conviens, déclare que le Menlascus de Ptolé-

(1) OIHENART, *Notitia utriusque Vasconice*, 167.

(2) MARCA, *Hist. de Béarn*, l. I, c. IV.



mée est l'Araxes. Mais il propose aussi d'identifier ce cours d'eau avec le Magrada, tout en mentionnant l'opinion de Villeneuve, dont il se sépare d'ailleurs, ainsi qu'on peut voir dans sa carte d'Espagne, où il place le Magrada à la Bidassoa, et le Menlascus à l'Araxes. Marca est donc mal venu à se couvrir ici de l'autorité d'Ortelius et de Villeneuve. Ce ne sont, il est vrai, que des opinions. Mais un pareil tour de passe-passe montre assez le servilisme intrépide avec lequel nos hommes d'État, nos légistes de l'ancien régime chicanaient, équivoquaient, et mentaient, dans l'intérêt de leurs souverains. Certes, le bon vouloir d'en faire autant ne manque pas aux diplomates contemporains. Combien ils sont au-dessous des vieux maîtres !

J'ai déjà dit que Marca identifie, pour les besoins de sa cause, l'antique cité d'Iturisa avec la ville de Tolosa en Guipuzcoa. Or, l'Itinéraire d'Antonin place Iturisa entre Pampelune et *Summo Pyrenaeo*. Voyez plutôt :

<i>Pompelone</i> .....	<i>M. P. VIII.</i>
<i>Turissa</i> .....	<i>M. P. XXII.</i>
<i>Summo Pyrenaeo</i> .....	<i>M. P. XVIII.</i>

La cité dont s'agit figure au premier rang parmi celles que Ptolémée attribue aux Vascons. Il écrit son nom *Iturissa* (Ιτουρισσα). Pline, énumérant les peuples qui participaient au conventus de Saragosse, nomme, d'après certaines éditions, les *Iturisienses*. Mais ceci doit être une mauvaise leçon, car Pline énumère, comme on sait, suivant l'ordre alphabétique, les peuples admis à ces diverses assemblées. Or, les *Iturisienses* n'arrivent pas ici au rang qu'ils devraient avoir. On a d'ailleurs beaucoup discuté sur l'emplacement d'Iturisa. Les uns le placent à Sangüesa, les autres non loin du village de San-Esteban de Lerin, dans la vallée de Bastan. Gastaldo identifie le premier avec Tolosa de Guipuzcoa. Tel est aussi l'avis de Moletius, commentateur de Ptolémée.



Marca se distingue de ses prédécesseurs en déclarant reconnaître *Turissa* dans la localité de Zubiri, et *Iturisa* dans Tolosa. *Turissa*, dit-il, se trouve dans l'Itinéraire d'Antonin. Quant à *Iturisa*, voici le passage de Pomponius Mela : *Deinde Iturissam et Ocasonem Magrada*. Mais ceci dépasse la subtilité permise. Marca ne peut, en effet, invoquer ici ni autorités, ni raisons. Il a contre lui les érudits anciens et modernes, qui s'accordent à identifier *Iturisa* avec *Turissa*. Telle est notamment l'opinion d'Oihenart, qui place *Iturisa* dans la vallée de Bastan, et ne l'identifie, ni avec *Sangüesa*, ni avec *Tolosa* (1). Et puis, le chiffre des degrés indiqué par Ptolémée n'est applicable qu'à la vallée de Bastan, où les traces de l'ancienne *Iturisa* persistent dans le village d'*Iturin* et le val d'*Ituren*. Marca, qui tient si grand compte des distances indiquées par Ptolémée, quand il veut être impartial (2), devait donc chercher *Iturisa* dans la vallée de Bastan ou aux environs. Ces investigations, plus conformes au texte de Ptolémée, le seraient aussi à celui de l'Itinéraire d'Antonin, qui n'indique pas, comme on l'a cru parfois, le trajet par *Zubiri* et *Saint-Jean-Pied-de-Port*. En effet, le détour serait énorme, et le parcours bien supérieur au nombre de milles indiqué dans l'Itinéraire. La route de *Pampelune* à *Bayonne* et *Bordeaux* passait par *San-Esteban de Lerin*, *Vera*, la vallée de *Bastan*, et *Lerin*. L'indication est d'ailleurs corroborée par le texte de Pomponius Mela : *Deinde Iturissam, et Ocasonem Magrada*. Cette leçon est acceptée comme la bonne par Marca. Mais c'est dans la vallée de Bastan que naît la *Bidassoa*, communément identifiée avec le *Magrada*, et considérée comme le dernier cours d'eau de l'Espagne du côté du Nord. La *Bidassoa* passe par *San-Esteban* et près d'*Ituren*, et s'échappe vers le *Cabo del Higuer*, qui est le promontoire *Oeaso*. Le *Magrada* baignait donc *Iturisa* et *Oeaso*. Mais comme Marca

(1) OIHENART *Not. utr. Vascon*, l. I, c. 7, et l. II, c. 2.

(2) MARCA, *Marca Hispanica*, c. 14.



prétend donner à la Gaule le territoire compris entre Saint-Sébastien et Fontarabie, il ne veut pas convenir qu'Iturisa se trouvant dans la vallée de Bastan, où la place à bon droit Oihenart, ses prétentions sont absolument condamnées. Voilà pourquoi il imagine deux Iturisa, dont il identifie l'une avec Tolosa et l'autre avec Zubiri, de façon à rendre inexplicable le passage de Pomponius Mela relatif à la Bidassoa, pour l'adapter à l'Orio ou Araxes qui passe à Tolosa, et qui, dans le système de notre érudit, est le dernier cours d'eau de l'Espagne de ce côté de la France.

Telle est, sur ce point, l'étrange et solitaire opinion de Marca. Mais il ne prend pas garde que, si Moletius avait ainsi voulu identifier Iturisa avec Tolosa, et le Menlascus avec le Magrada de Pomponius Mela, leurs doctrines ne seraient pas si disparates. Moletius ne suit pas, en effet, la leçon introduite à la fin du livre III, chapitre 1 de Mela, où il est dit que le Menlascus passait à Iturisa et à Oeaso. C'est tout le contraire. Dans ses identifications, il ne fait qu'un seul et même cours d'eau du Menlascus de Ptolémée et du Magrada de Mela. Mais, pour lui, la cité d'Oeaso est Saint-Sébastien, et le promontoire du même nom est la pointe de Fontarabie. L'Espagne conserve donc ce qui lui appartient réellement. Voici d'ailleurs comment Moletius commente le passage de Ptolémée :

*Menlasci fluvii ostia (Magrada Melce)*

*rio Orcea nunc* ..... 15.0.45.0.

*Easo civitas, San Sebastinnus* ..... 15.0.45.6.

*Easo promontorium Pyrenæi* ..... 15.0.45.0.

Assurément, Moletius donne à tort, comme représentant l'antique Iturisa, Tolosa, où passe le Menlascus, qu'il identifie avec le Magrada. Mais il ne fait pas déboucher ce cours d'eau à Oeaso, puisque, pour lui, cette cité occupait l'emplacement actuel de Saint-Sébastien.

J'ai donné plus haut la nouvelle leçon de Pomponius Mela,



en indiquant ce qui permet de la repousser. Les divers manuscrits de ce géographe diffèrent si notablement, dans la description de la fin de la côte septentrionale de l'Espagne, qu'il faut renoncer à rétablir le bon texte. Comment donc admettre, avec Marca, que Tolosa représente Iturisa, et que le Menlascus se confond avec le Magrada? Le passage *deinde Iturissam et Oeasonem Magrada* a été proposé par Hermolaus Barbarus, faute de pouvoir interpréter la leçon dont il disposait, savoir : *El Detum Aturiasonans Sauso et Magrada*. La correction est faite, comme le confesse pleinement cet érudit, d'après les textes de Ptolémée et de Pline, et l'Itinéraire d'Antonin. Hermolaus Barbarus n'avait là-dessus aucune compétence spéciale. Marca est donc mal venu à invoquer son autorité. Gronovius a trouvé dans certains manuscrits : *Decum Aturia, et Oeasonem Magrada*. Ici figurent deux noms de cours d'eau, et deux noms de cités, dont aucune n'est acceptée ni acceptable comme représentant l'Iturisa que propose Hermolaus Barbarus. D'ailleurs, il n'y a jamais eu deux Iturisa, comme l'affirme Marca, mais une seule, qu'il faut chercher dans la vallée de Bastan, où coule la Bidassoa. Ainsi, ce cours d'eau représente bien le Magrada.

Quant à identifier, comme le fait Marca, le promontoire Oeaso avec les montagnes comprises entre San-Nicolas de Orio et Saint-Sébastien, ceci est une opinion absolument singulière, et qui d'ailleurs ne saurait tenir un instant, vu la distance indiquée par Ptolémée. Ce géographe marque, en effet, 44 minutes entre la cité d'Oeaso et le promontoire. Or, cette distance ne convient aucunement aux montagnes où Marca place le promontoire. Elles commencent, en effet, fort près de San-Nicolas de Orio, identifiées par Marca avec l'antique Oeaso, et elles n'occupent pas, tant s'en faut, 44 minutes. Il y a donc lieu de ne tenir aucun compte de la portion de la doctrine de Marca concernant le Menlascus, la cité et le promontoire d'Oeaso. Mais où prendre le Menlascus? On sait



que, sur la côte septentrionale de l'Espagne, attribuable aux anciens Vascons, on compte quatre cours d'eau se déversant dans la mer : l'Araxes, l'Urumea, le Lezo, et la Bidassoa. Parmi les érudits, chacun de ces petits fleuves côtiers a ses partisans, comme représentant le Menlascus, dont Ptolémée dit seulement qu'il avait son embouchure avant la cité et le promontoire d'Oeaso, en tirant vers l'Aquitaine. Mais les chiffres des distances données par ce géographe sont tellement corrompus, que les savants sont en dispute. Il est à croire pourtant que Ptolémée a bien voulu désigner le plus important des quatre cours d'eau susnommés, qui débouchaient tous dans la mer, entre le promontoire Oeaso et la portion du littoral appartenant aux Vardules. Voilà pourquoi certains, notamment Oihenart et le P. Moret, se décident en faveur de la Bidassoa, qui d'ailleurs s'accorde moins mal que les trois autres cours d'eau avec les distances fournies par Ptolémée. A cela, je ne vois guère qu'une objection. Si l'Araxes appartenait réellement aux Vascons, les Vardules n'occupaient qu'une petite portion du littoral. Pourtant, Pomponius Mela a écrit : *Tractum Cantabri et Varduli tenent*. Cela semble donner aux Vardules une étendue de littoral supérieure à celle des Vascons, qui ne sont pas nommés par ce géographe. Mais, comme les Vascons se déployaient ailleurs beaucoup plus amplement que les Vardules, et comme Ptolémée leur donne, avec l'embouchure du Menlascus, la cité et le promontoire d'Oeaso, tandis qu'il n'attribue aux Vardules que la cité de Menosca, il y a lieu, ce me semble, d'attribuer à ces Vascons un peu plus de côte. Le texte de Pomponius Mela ne s'y oppose aucunement. Si cet auteur a nommé les Vardules et omis les Vascons, ce n'est point parce que les premiers étaient plus connus ou qu'ils possédaient un littoral plus étendu, mais uniquement parce qu'il a voulu énumérer les peuples par groupes, ainsi que je l'ai déjà montré.



On ne trouve, sur la côte de l'antique Vasconie, aucun vestige de l'emplacement de l'antique cité d'Oeaso. Mais elle devait être bien proche du promontoire du côté de l'Ouest. En effet, cette cité et le promontoire portaient tous deux le même nom. D'ailleurs, Ptolémée, qui décrit le littoral en marchant de l'ouest à l'est, mentionne la cité d'Oeaso avant le promontoire. Il n'y a donc pas lieu de chercher l'emplacement du chef-lieu de la cité à Fontarabie, pourtant désignée, malgré l'opposition d'Oihenart, par quelques érudits espagnols et français.

Pour identifier la cité d'Oeaso avec la petite ville d'Oyarzun, Marca invoque l'autorité d'Arias Montanus, de Clusius et de Luis Nuñez; mais il ne cite aucun passage à l'appui. Baudrand et Hofman affirment que la cité dont s'agit doit s'identifier avec Aiso, village ruiné il y a longtemps. Luis Nuñez seul (cap. 90) parle du promontoire *Olarso*, dont il prétend retrouver le nom altéré dans *Oyarzo*. Quoiqu'il en soit, ce ne sont là que de simples opinions. Elles ne sauraient donc prévaloir contre le témoignage formel de Strabon, qui fait d'Oeaso une cité maritime, ce qui n'est pas vrai de la ville d'Oyarzun, où les embarcations ne peuvent parvenir, en remontant le cours du Lezo.

Il faut donc chercher la cité, non pas à Oyarzun, mais dans la vallée d'Oyarzo, dont le nom représente Oeaso, de même que les autres formes données par les anciens auteurs : *Olarso*, *Iarso*, et *Oyasona* substitué par Casaubon, d'après certains manuscrits, à Idanusa qu'on lit dans plusieurs éditions de Strabon. Mais, sur quel point précis de la vallée s'élevait la cité d'Oeaso? Je n'en vois pas de mieux approprié, de plus hautement probable, que l'espace compris entre le Port du Passage et la montagne de Basanoaga. Toutes les convenances y sont. Le chef-lieu se trouve alors au bord de la mer, comme l'exige le passage de Strabon. Il est situé avant le promontoire, ainsi que requiert le texte de Ptolémée.



Enfin, il touche audit promontoire, donnant ainsi satisfaction à tous les érudits qui appliquent le même nom à la cité et à la montagne d'Oeaso, appelée aujourd'hui le mont Jaizquivel (1).

§ IX. — EXAMEN DES DOCTRINES DE MARCA ET DU P. RISCO SUR L'EXTENSION DE LA VASCONIE DANS LES PYRÉNÉES A L'ÉPOQUE ROMAINE.

Avant de passer à la description de la Gaule, Strabon, Ptolémée, etc., procèdent d'abord à celle de l'Espagne, tant du côté de l'Océan que du côté de la Méditerranée. On sait que ces géographes indiquent les Pyrénées comme la limite de la Péninsule. Mû par une arrière-pensée politique, le P. Risco se prévaut des textes de ces auteurs pour attribuer à l'Espagne romaine toute la chaîne de montagnes, le versant nord aussi bien que le versant sud. A ce compte, la Gaule n'aurait commencé, vers le midi, qu'aux régions sous-jacentes. Mais le P. Risco ne voit pas, ou ne veut pas voir, que, si ces géographes avaient entrepris, comme Pline, leurs descriptions dans un ordre inverse, on pourrait aussi s'en prévaloir pour donner, sans plus de raison, les deux versants des Pyrénées à la Gaule. En cas pareils, tout se règle, sauf exceptions prouvées, d'après la ligne de faite. C'est pourquoi lorsque César indique les Pyrénées (*ad Pyrenaeos montes*) comme limite méridionale de l'Aquitaine, il ne faut pas croire que ce pays s'arrêtait au pied de la chaîne, mais bien à la ligne de partage des eaux. Risco ne prend pas garde non plus qu'en prenant sa théorie à la rigueur, on pourrait discréditer une des meilleures parties de son livre, celle où il indique, comme limite partielle de l'Espagne et de l'Aquitaine, ce

(1) Risco, *La Vasconia*, 173-87.



segment des Pyrénées qui commence au mont Jaizquivel et s'allonge sinueusement vers l'est, laissant au nord le petit bassin de la Bidassoa. Ainsi, la Gaule dépasserait, vers le sud, ce petit fleuve côtier pour s'étendre jusqu'au pied de la série de montagnes qui le circonscrivent encore plus au midi. Et pourtant le contraire résulte on ne peut plus clairement de l'argumentation de l'auteur de *La Vasconia*.

N'oublions pas d'ailleurs que, dans le midi de la France comme ailleurs, l'ancien ordre ecclésiastique, et même le plus ancien état féodal, procèdent très souvent de l'organisation politique du Bas-Empire. Or, il est amplement prouvé que, sauf ce que j'ai dit pour l'évêché de Bayonne, les autres diocèses de la Gascogne limitrophes de l'Espagne, je veux dire ceux d'Oloron, de Lescar, de Tarbes, de Comminges et de Conserans, atteignaient, vers le sud, la ligne médiane des Pyrénées. Il faut en dire autant des vicomtés de Soule et de Béarn, des comtés de Bigorre et de Comminges, ainsi que des vallées et des fiefs situés dans la partie la plus méridionale du Conserans.

Ainsi, les raisons générales invoquées par Risco ne comptent pas. Mais il allègue aussi des motifs spéciaux dont je dois examiner la valeur.

Le pays des *Tarbelli*, dit-il, commençait au pied des Pyrénées (1). Ausone l'atteste en parlant du retour espéré de son ami saint Paulin, mort évêque de Nole, lequel se trouvait alors en Espagne (2). Mais, en vérité, cet argument ne porte pas, puisque Risco lui-même a prétendu que la Vasconie s'éten-

- (1) Et quando iste meas impellet nuntius aures?  
Ecce tuus Paulinus adest. Iam ninguida linquit  
Oppida Iberorum. Tarbellica iam tenet arva.

AUSON., Epist. 23 ad Paulin., 23-25.

- (2) Vertisti, Pauline, tuos dulcissime mores?  
Vasconis hoc saltus, et ninguida Pyrenaei  
Hospitia, et nostri hoc facit oblivio coeli?  
Imprecet ex merito, quid non tibi, Iberia tellus?

AUSON., Epist. 25 ad Paulin., v. 50-53.



dait au-delà des Pyrénées jusqu'à la Bidassoa. Donc le témoignage d'Ausone est nul, de même qu'un autre extrait du même poète mentionnant encore de saint Paulin. Il en est de même de la réponse de celui-ci (1).

Il est prouvé d'ailleurs, dans une épître adressée vers 580 par Fortunat à Galactoire, comte de Bordeaux, que les Vascons n'avaient pas encore débordé d'Espagne en Novempopulanie (2). Mais la chose était faite assurément avant 587, comme il résulte du paysage où Grégoire de Tours raconte que ce peuple descendit alors des Pyrénées pour piller au nord les plaines adjacentes (3).

Nous lisons d'ailleurs dans Ausone que son ami le rhéteur Axius Paulus possédait, en Bigorre, une propriété appelée Crebenus, où la vigne ne pouvait croître (4). Il s'agissait donc ici du Bigorre montueux, de celui dont les habitants, c'est-à-dire les pâtres, se préservaient du froid en s'habillant de peaux de bêtes (5). Je pourrais citer encore des témoignages à peu près contemporains, et prouvant que les étoffes du Bigorre étaient fort appréciées. Or, les troupeaux dont la tonte alimentait cette industrie, ne pouvaient, comme

(1) Vasconum saltus et ninguida Pyrenaei  
Obiicis hospitia, in primo quasi limine fixus  
Hispanae regionis agam?

PAULIN., *Ad Auson.*

(2) Ut patriæ ei fines sapiens tuearis, et urbes,  
Adquiras ut ei qui dat opima tibi.  
Cantaber ut timeat, Vasco vagus arma pavescat,  
Atque Pyreneae deserat Alpīs opem.

FORTUNAT., lib. x, carm. ix, *Ad Galactor. comit.*, v. 8-11.

(3) Vascones vero montibus prorumpentes, in plana descendunt, vineas, agrosque depopulantes, domos tradentes incendio, nonnullos aleducantes captivos cum pecoribus, etc. GREGOR. TURON. *Hist. Franc.*, l. ix, c. 7.

(4) AUSON., *Epist. ad Aë. Paul.* Dans cette pièce (v. 24) gréco-latine, Crebenus est appelé à Κρεβεννὸς à l'ablatif. On lit en latin *Crebenum*, dans une autre poésie adressée au nonce rhéteur. AUSON., *Epist. xiv, ad Aë. Paul.*, v. 19.

(5) Dignaque pelletis habitas deserta Bigerris.

PAULIN., *Epist. 2, ad Auson.*



aujourd'hui, tirer leur subsistance que des hautes pâtures du versant nord des Pyrénées (1).

De même, la vallée d'Aran appartenait au Comminges. Ptolémée est on ne peut plus formel à ce sujet, quand il place en Aquitaine la source de la Garonne (2).

Il est vrai que, plus tard, ladite vallée passa politiquement, dans la domination des rois d'Aragon. Mais son état ecclésiastique resta le même. Jusqu'à la Révolution, elle demeura dans le diocèse de Comminges, dont le siège était à Saint-Bertrand, et elle formait les deux archiprêtres. La chose est encore attestée, pour 1788, par un pouillé que j'ai sous les yeux.

Pour donner cette vallée à la Gaule, le P. Risco se prévaut surtout d'un passage de saint Jérôme contre Vigilance. Il y est dit qu'après avoir dompté l'Espagne, Pompée, pressé de jouir des honneurs du triomphe, transporta des monts Pyrénées dans la plaine des brigands espagnols, et fonda ainsi la cité de Comminges (3) (76 av. J.-C.). Je tiens le fait pour constant. Le Comminges reçut alors un contingent d'Espagnols. Mais, en réalité, ce pays dépendit toujours de la Gaule. Avant Auguste, il fit d'abord partie de la Narbonnaise, puis de la Grande Aquitaine, et enfin de la Novempopulanie. L'épigraphie commingeoise, si soigneusement étudiée par le regretté Julien Sacaze, concorde absolument là-dessus avec les textes de nombreux auteurs anciens, et avec l'indication tirée de l'ancien état ecclésiastique. C'est pourquoi je n'insiste pas davantage.

Risco, poursuivant son entreprise, commet encore d'autres erreurs au sujet du restant de la portion du versant nord des Pyrénées. Mais il n'entre pas dans mes devoirs de les

(1) BLADÉ, *Essai sur la transhumance dans les Pyrénées françaises*, dans la *Revue de Gascogne*, xv, 4 et s., 62 et s.

(2) PTOLÉM., *Geogr.*, I. II, c. 7.

(3) HIERONYM. *In Vigilant.*



réfuter. Ma besogne se borne à montrer qu'il s'est trompé par rapport aux Pyrénées aquitaniques ou novempopulaniennes, et qu'ici, comme ailleurs, sauf en ce qui concerne le territoire situé sur la rive gauche de la Bidassoa, la limite septentrionale de la Vasconie se confond avec la partie correspondante de cette ligne de faite clairement indiquée par Silius Italicus et quelques autres comme la limite de l'Espagne et de la Gaule (1). Pour la partie orientale du versant de la chaîne de montagne tournée vers la Gaule, j'estime que la doctrine consignée par Marca dans sa *Marca Hispanica* mérite généralement de prévaloir. Si certaines questions n'y sont pourtant pas traitées comme il le faudrait, elles sont éclairées ailleurs, et notamment dans l'excellente *Géographie historique du Roussillon* de mon pauvre ami B. Alart.

§ X. — EXAMEN DE LA DOCTRINE DE MARCA SUR LA LIMITE DE LA GAULE ET DE L'ESPAGNE RÉGLÉE D'APRÈS LE VERSANT DES EAUX DANS LA CHAÎNE DES PYRÉNÉES.

D'après Marca, la règle constante de la délimitation de deux régions contiguës est constamment indiquée dans l'antiquité par le versant des eaux. Entre la Gaule et l'Espagne, cette limite suivrait donc la ligne de faite des montagnes, dont chaque pays aurait par conséquent un versant.

A l'appui de cette opinion, Marca invoque d'abord un passage où Velleius Paterculus indique les Alpes comme la frontière de l'Italie (2). Il se prévaut aussi de ce texte de

(1) Pyrene celsa nimborum verticibus arce  
Divisos Celtis late prospectat Iberos  
Atque aeterna tenet magnis divortia terris.

SIL. ITALIC., *Punic.*, l. III, v. 417-19.

(2) Nec securam incrementi sui patiebatur Italiam : quippe cum Alpium iugis, quae finem Italiae terminant initium eius finium haud multa plus ducentis milibus passuum abest. VELL. PATERCUL., *Hist. Rom.*



Siculus Faccus : *Territoria inter civitates, id est, inter municipia et colonias, et praefecturas alia fluminibus finiuntur, alia summis montium iugis, ac divergiis aquarum.* Assurément, les montagnes et les directions des cours d'eau fournissent de précieuses indications pour le bornage. Mais mieux vaut encore le consentement certain et précis des populations intéressées. En ce cas, il n'est pas rare de rencontrer des conventions qui semblent méconnaître l'ordre naturel. Mais il ne faut pas se payer d'apparences, surtout dans les pays de montagnes, et plus particulièrement dans la chaîne des Pyrénées. Ici, nous sommes en plein pays d'industrie pastorale, où les troupeaux hivernent sur le versant sud, estivent sur le versant nord, où le bétail surabondant transhume dans les basses régions du voisinage, tant du côté de la France que du côté de l'Espagne (1). Ici, l'intérêt pastoral prime l'ordre purement administratif, comme au temps de la domination des Romains et des Visigoths et des premiers rois mérovingiens. Il prime aussi l'ordre politique établi postérieurement, depuis la fin du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, par les divers gouvernements qui se sont succédés, tant en France qu'en Espagne. Pour le mieux de leurs intérêts respectifs, les habitants des deux versants de la chaîne pratiquent des tolérances réciproques, concluent, par l'intermédiaire des pouvoirs locaux, des conventions de dépaissance expressément ou tacitement approuvées par leurs souverains respectifs. Ce sont ces traités de *lies-passeries* dont nous avons divers exemples, et dont l'influence persiste jusque dans les instruments de délimitation rédigés par les agents des deux États sous le règne de Napoléon III. Ce n'est pas tout. Sur chaque versant des Pyrénées, les groupes de communes ayant des droits collectifs, les communautés générales autrefois, et maintenant les syndicats légalement reconnus, agissent de même. On nommait ces conven-

(1) BLADÉ, *Essai sur la transhumance dans les Pyrénées françaises*, art. de la *Revue de Gascogne*, x; 4 et s., 62 et s.



tions *Facerias* en Basse-Navarre, *Cartas de paxo* en Béarn. Notons d'ailleurs que ces habitudes pastorales étaient jadis bien autrement favorisées qu'aujourd'hui par l'état politique des deux pays. Je veux parler des temps antérieurs à la séparation de la Navarre espagnole, de la Navarre française (1512) et à la conclusion du traité des Pyrénées (1659), qui nous donna le Roussillon, le Vallespir, le Conflent, le Capcir, et une partie de la Cerdagne.

Pour ces raisons, que j'ai spécialement étudiées, mais sur lesquelles je ne puis insister ici, il n'y aurait donc pas lieu de tenir démesurément compte de la doctrine de Marca, si nous n'étions en face de textes formels, et déjà cités amplement. Or, ces textes indiquent les Pyrénées comme la ligne séparative de la Gaule et de l'Espagne. Il s'agit, bien entendu, de la ligne de faite, que règle le versant des eaux. Mais notons bien que, sous la République et sous l'Empire Romain, il n'existait entre les deux pays que des divisions administratives, et une sorte de douane (*portorium*), où les marchands acquittaient la *quadragésima Galliarum*. Nous avons les preuves épigraphiques qu'un de ces postes était établi à Elne, en Vallespir, et l'autre à Saint-Bertrand de Comminges (1). Pas de renseignements sur les autres bureaux des Pyrénées, qui, sans doute, devaient être assez nombreux. Ainsi, la barrière administrative entre la Gaule et l'Espagne était alors assez faible. Et comme les intérêts de l'industrie pastorale sont les mêmes sur les deux versants, les rapports, tolérances et conventions entre les habitants devaient être alors beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui.

Donc, la règle de délimitation tirée le plus souvent du versant des eaux dans les Pyrénées a pu être tempérée, pour le détail, par quelques dérogations. Un fait est déjà certain. C'est que l'antique Vasconie s'étendait au Nord jusqu'à la

(1) CAGNAT, *Étude histor. sur les impôts indirects chez les Romains*, 47.



Bidassoa, et non pas seulement jusqu'à San-Nicolas de Orio, comme le voulait Marca, pour donner au roi de France les archiprêtres de Lerin, Bastan et Cinco-Villas. Dans ce but, notre érudit affecte de croire que les chiffres par lesquels Ptolémée indique la situation des cités, cours d'eau et promontoires nous sont parvenus dans un état de pureté absolue. Mais qui donc pourrait accepter une pareille assertion ? S'il en était ainsi, nous retrouverions, par la seule indication des distances, des points que nous devons chercher au moyen du raisonnement. Du reste, Marca lui-même, après avoir placé d'abord la cité d'Oeaso à Saint-Sébastien, rétracte son dire ailleurs, et affirme qu'il faut la chercher à San-Nicolas de Orio. Les degrés de longitude et de latitude indiqués par Ptolémée n'ont donc pas, de son aveu tacite, l'exactitude qu'il prétend. Autre part, cet érudit traitant le problème éminemment difficile de la situation des Lacetans, peuple du nord de l'Espagne, se plaint justement du peu de secours qu'on peut tirer, en cette occurrence, des mesures fournies par Ptolémée (1). Mais, sur la côte septentrionale de la Péninsule, le siège de Marca est fait d'avance. Il veut à tout prix placer l'embouchure du petit fleuve côtier, la cité et le promontoire, de façon qu'en suivant l'ordre adopté par Ptolémée, il puisse enlever à l'Espagne et attribuer à l'Aquitaine l'espace compris entre Saint-Sébastien et Fontarabie. Ensuite, reconstruant, de l'Araxes à Saint-Sébastien l'embouchure d'un cours d'eau, un village tout proche, et finalement de hautes montagnes, il oublie que, dans son *Histoire de Béarn*, tout a été localisé par lui entre l'embouchure de l'Urumea et Fontarabie. Que les degrés marqués dans Ptolémée soient exacts ou non, il s'agit avant tout de les ajuster maintenant à l'Araxes, à San-Nicolas de Orio, et aux montagnes situées avant Saint-Sébastien. Mais si les chiffres donnés par Ptolémée ont pu se corrompre, le

(1) MARCA, *Marca Hispan.*, l. II, c. XXIII.



surplus de son texte est là, et je l'ai déjà cité plus haut. Ce géographe parle d'abord d'Oeaso, promontoire des Pyrénées. Bientôt après, il ajoute qu'en tirant vers le levant, les Pyrénées commencent audit promontoire, pour finir à la Méditerranée, sur le lieu où se trouve le temple de Vénus. Et quand il s'agit de l'Aquitaine, le même auteur commence sa description par l'Adour, c'est-à-dire assez loin de Fontarabie. Voilà bien la preuve que les degrés, vrais ou faux, donnés par Ptolémée désignent un promontoire appartenant aux Pyrénées, qui s'allongent à l'est jusqu'au temple de Vénus, et non jusqu'à l'ouest vers Saint-Sébastien, comme le prétend Marca, contredit ici par la lettre même du passage de Ptolémée, confirmée par les témoignages des autres géographes anciens dont le lecteur a gardé bon souvenir. On peut inférer également de ceci, que le même géographe n'a pas voulu attribuer à l'Aquitaine une partie du littoral compris entre Saint-Sébastien et Fontarabie, par cela seul qu'il ne commence la description de ladite Aquitaine qu'à l'embouchure de l'Adour. Cela ne veut pas dire d'ailleurs que le pays des *Tarbelli* ne s'étendit vers le sud jusqu'à la Bidassoa. Mais enfin, Ptolémée ne mentionne ici ni aucun des cours d'eau, ni le promontoire, qui se trouvent sur cette portion de la côte.

Notez que Marca prétend se couvrir de l'autorité d'un homme fort érudit, du géographe Ortelius qui, d'après lui, identifierait l'embouchure du Menlascus avec celle de l'Orio ou Araxes, et qui retrouverait à San-Nicolas de Orio l'antique cité d'Oeaso. Mais, encore une fois, cette proposition ne s'appuie que sur les mesures données par Ptolémée, et que notre érudit déclare, dans son autre ouvrage, être certainement corrompues. Admirons d'ailleurs la façon gaillarde dont Marca rétracte ce qu'il a dit dans son *Histoire de Béarn*. Voici le passage : *Etenim cum juxta veram sententiam hoc capite explicatam*, etc. Cet *explicatam* avait déjà stupéfié, avant moi, le P. Risco. La vérité est que Marca n'a rien expliqué du



tout. Il s'est borné, comme on voit, à des assertions purement gratuites (1).

#### CONCLUSION.

Il me semble résulter clairement des recherches qui précèdent :

1° Qu'avant la conquête romaine, les Vascons existaient déjà comme nation distincte, bien que les écrivains antérieurs à Auguste les confondent avec les autres peuples du nord-ouest de l'Espagne, sous la dénomination vague et collective de Cantabres ;

2° Qu'avant la conquête romaine, la chaîne des Pyrénées était déjà considérée comme la limite générale de l'Espagne et de la Gaule ;

3° Qu'au point de vue simplement administratif, cette limite resta généralement la même durant l'époque romaine ;

4° Que la Vasconie maritime s'étendait au nord vers l'Aquitaine jusqu'au promontoire Oeaso, correspondant au mont Jaizquivel ou Cabo del Higner, et de façon à laisser à la Vasconie toute la portion de la vallée de la Bidassoa située sur la rive gauche de ce petit fleuve côtier ;

5° Que la Vasconie méditerranée se développait vers l'est, au sud des Pyrénées, de façon à englober, non seulement un territoire équivalent à la future et primitive Navarre espagnole, mais de manière à absorber aussi une partie du futur royaume de Castille ;

6° Qu'aux raisons tirées des auteurs anciens, pour identifier le promontoire Oeaso avec le mont Jaizquivel ou Cabo del Higner, vient s'ajouter celle de la persistance à travers les âges du mot Oyarzo ou Oyarzun, pour désigner non seu-

(1) Risco, *La Vasconia*, c. IV.



lement le promontoire dont s'agit, mais aussi tout le territoire y contigu ;

7° Que le Menlascus de Ptolémée et le Magrada de Pomponius Mela sont deux petits fleuves côtiers distincts, dont le second semble bien représenté par la Bidassoa ;

8° Qu'à part l'exception apportée par ce cours d'eau à la règle générale, la ligne de faite des Pyrénées occidentales et centrales constituait, pour le reste de la Vasconie, la limite de ce pays et de l'Aquitaine primitive, et plus tard de la Novempopulanie.

---







































